LE VOILE D'ISIS

30e Année — N° 63 — Mars 1925

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

PARIS

LE VOILE D'ISIS

REVUE PHILOSOPHIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARAISSANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION ÉSOTÉRIQUE

ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME

DIRECTEUR : PAUL CHACORNAC

RÉDACTEUR EN CHEF : PAUL-REDONNEL

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION

11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (Ve)

TÉLÉPHONE : GOBELINS 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.

Les ouvrages doivent être adressés à la Direction et non aux détenteurs de rubriques.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :

11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : PARIS 30.786.

R. C. Seine 113.599

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, un an	**20** fr.	ÉTRANGER, un an. . . .	**25** fr.
LE NUMÉRO.	**2 50**	LE NUMÉRO	**3** »

LE VOILE D'ISIS est une revue philosophique des Hautes Etudes. Elle est rédigée par de nombreux collaborateurs dont les noms font autorité dans ces études.

LE VOILE D'ISIS donne sur les branches les plus diverses de la Tradition ésotérique des études originales, documentées, synthétiques, écrites dans un langage clair et précis.

LE VOILE D'ISIS, par sa documentation et ses rubriques, tient le lecteur au courant de toutes les modalités du mouvement spiritualiste

Offre à nos Abonnés

Un de nos amis, homme de science connu, très versé dans les études astrologiques dont il s'occupe depuis longtemps, offre d'ériger aux lecteurs de la Revue leur thème natal.

La vie tout entière, santé, aptitudes, choix d'une carrière, phases diverses de l'existence, mariage, espérances financières, voyages, etc., est examinée avec une sérieuse attention suivant les méthodes scientifiques modernes.

Indications à fournir : année, mois, jour, *heure*, lieu de naissance. Prix : 25 fr.

Un horoscope de *Révolution solaire* peut être dressé chaque année pour ceux dont le thème de nativité a déjà été dressé. Il précise les événements de l'année dont le germe est déjà dans l'horoscope de nativité avec lequel il doit être comparé.

Prix : 20 francs

Horoscope complet avec **Directions**.	Prix :	80 fr.
Horoscope avec **Direction d'une année** donnée.	—	40 »
Horoscope et **portrait graphologique** (envoyer une page d'écriture courante)	—	60 »
Horoscope avec **date de naissance rectifiée**.	—	60 »

Adresser les demandes à la Revue, en joignant les indications demandées et le montant. Délai : 15 jours.

SOMMAIRE DU Numéro d'Avril 1925

D'UN MOIS A L'AUTRE

La belle-mère de Toutankhamon se venge aussi ; et les flancs de la montagne de Thèbes vont revoir les nécrophores.

A Paul Olivier.

ALLONS *bon ! Je voulais vous parler du Soleil* qui n'est pas un globe de feu ! *Or, vous vous le rappelez, n'est-ce pas ? Je suis tenu par ma promesse de ne point perdre de vue les notoires mortels qui se sont peu ou prou occupés de S. M. Toutankhamon* (Tut Ankh Amen). *Aussi n'ai-je cure et souci que de collationner les reportages sensationnels ayant trait à cet antique potentat ; et voici que la sogredame de ce pharaon vindicatif, la reine Nefertitaï, n'étant pas d'une humeur plus accommodante que son gendre, vient de requérir mon attention.*

Des acteurs londoniens, engagés par M. Archibald de Bear, Directeur du « Duke of York's Théâtre », ne se sont-ils pas avisés, les imprudents ! de manquer d'égards envers cette toujours puissante, quoique défunte souveraine ! Leur abomination, nous semble-t-il, dépassait les bornes. Il faut certes que les rôles des Revues soient un tantinet tintamarresques, mais un tantinet seulement. Nous ne connaissons pas les balivernes rimées dont sont truffés les couplets que devaient gazouiller les artistes, mais nous sommes suffisamment affolé par ce nom irrévérencieux de Nez-frais-Titi *donné à cette auguste dame. C'est de la dernière inconvenance.*

La reine Nefertitaï (ce qui signifie beauté des beautés d'Aton) belle-mère de Toutankhamon fut la femme du pharaon Amenophis IV, très illustre guerrier et le plus extraordinaire qui ait régné en Egypte. (Doctor J.-C. Mardrus scripsit.)

Avant de vous conter par le menu les tribulations des acteurs londoniens, je vous veux dire ce que l'habile et fort subtil traducteur des Mille Nuits et une Nuit *pense des fouilles et profanations tumulaires, car il n'y a pas que Toutankhamon qui ait fait sentir son redoutable pouvoir posthume.*

Un autre dynaste égyptien dont le nom est plus fami-

lièrement connu que celui de Toutankhamon a également manifesté sa colère indignée.

La momie de Rhamsès II brisa de sa dextre tout à coup levée le couvercle de cristal sur lequel une bande de touristes, en mal de badauderie au musée du Caire, se penchait sans déférence.

Nous relatons ces faits et gestes étranges en tant que nouvelliste et sans prendre parti, du moins momentanément ; mais nous ne sommes pas loin de penser que le librettiste de la discourtoise Revue et l'actualiste directeur Archibald de Bear ont été séduits par le conte charmant que je vais à mon tour vous conter d'après le Dr J. C. Mardrus. Abstraction faite des noms et des mots hiératiques, et mis en leur lieu et place des noms et des mots puérils, le récit malgré son allure précieuse pourrait être attribué sans anachronisme aux narrateurs classiques des Contes de fée.

Voici donc en sa teneur suggestive et sa description incitatrice de rêve le dire savoureux : « Il y avait trois « mille trois cents ans environ que le pharaon Tou- « tankhamon avait changé son fastueux palais de Thèbes « pour la nécropole de la Vallée des Rois ; et nul, durant « ces trente siècles, n'avait troublé son sommeil ».

En dépit des recherches cupides des arabes, malgré les savantes investigations des archéologues, le royal hypogée demeurait inconnu. Lorsqu'un jour de l'an mil neuf cent vingt-trois, des ouvriers à la solde d'un richissime sportsman britannique accrochèrent à l'heure du repos, leurs outils à l'entrée d'un souterrain. Désœuvré et curieux, l'un des fossoyeurs y pénétra. Le génie de la tombe venait delivrer son secret.

En suite de cette découverte, des officiels chapeaux et tarbouches firent le projet de conduire en cortège, depuis la royale nécropole thébaïne jusqu'au Nil, et depuis le Nil jusqu'au musée du Caire, la momie pharaonique dépossédée de son royaume souterrain et — sacrilège des sacrilèges ! — frustrée de la plus fidèle de ses trois âmes, le Double, *son inséparable compagnon de la tombe.*

Le Double, *qu'est-ce au juste ? Simplement* l'ombre consciente *de la momie. Or ce* Double *reste attaché au service de la momie, dans l'hypogée, alors que les deux autres âmes du défunt, plus libres et plus fluides, l'*Oiseau-Intelligence *et le* Lumineux, *parcelles ailées de la divinité, désertent le corps pour monter vers le Soleil, à la suite de son cycle de Dieux, là-bas, du côté de l'Oc-*

*cident, dans l'*Amentit *et les* Champs d'Ialou, *vers les « devenirs successifs » et les transformations indéfinies, sur « les chemins où il est bon cheminer ».*

Or cette Momie d'or de Toutankhamon, bien qu'âgée de trois mille trois cents ans, était loin d'être un cadavre embaumé et laqué. Elle faisait semblant d'être emmaillotée. Elle faisait semblant de dormir sagement *dans son splendide sarcophage et ses trois coffres précieux. En réalité, depuis le jour bienheureux des funérailles, depuis l'instant précis où le grand prêtre aux « mains pures » a prononcé sur elle et sur les statues de* son Double, *les paroles vivifiantes, les paroles magiques détachées du Verbe de Dieu et qu'on appelle dans le rituel funéraire* : Paroles pour l'ouverture de la bouche d'une Momie, *depuis, la minute où il les a émises, ces paroles de résurrection, avec la voix* juste *et* l'intonation qui sied, *une métamorphose s'est produite.*

La Momie qui, jusque-là était une personne neutre, *sourde, aveugle, muette, a brusquement changé de condition. La Mort, en Egypte est un simple changement de condition ; on meurt comme on se marie, sans plus. Le tout est d'avoir affaire à un bon officiant.*

Et donc la Momie, revivifiée, attend que tout le monde soit parti et que le caveau soit muré. Et dès lors, dans la syringe merveilleuse, dans l'hypogée souterrain où il fait si frais l'été, si chaud l'hiver, elle se met « à vivre, en toute vérité » de sa nouvelle vie de Momie soignée par son Double *qui habite les statues enchantées. Et c'est une félicité perpétuelle « délicieuse comme une odeur de lotus, comme le grand air après la maladie, comme le repos sur la rive d'un pays d'ivresse ».*

Toutes les « choses excellentes » que l'on a déposées pour la Momie et pour son Double, coffres, mobilièrs, victuailles, fleurs, objets de toilette, tout ce qu'elle aimait sur terre, même son char de guerre ou de promenade, elle ne se fait pas faute d'en user par l'intermédiaire de son Double.

Il y a plus.

Tout ce que l'on a inscrit sur les murs de l'hypogée dessiné, peint, sculpté à son intention, devient la réalité même. Ainsi le mot lumière, par exemple se met à rayonner de clarté comme un soleil et illumine le palais souterrain. Le mot gâteau devient la tarte la plus exquise. Et ainsi de suite.

Il y a plus encore.

Sur un signe imperceptible, les chanteuses, baladines,

musiciens, dont les images sont peintes en couleurs vives et pures, se détachent les uns après les autres des murailles et viennent s'accroupir en rond, à distance respectueuse. Une féerie commence qui ne prend plus fin. L'épouse, les jouvencelles du harem royal quittent leurs poses figées de figurantes sur le mur et s'animent au commandement. Voici le parfumeur en chef qui vient offrir ses services et se met à oindre d'essences rares du « Pount » le pharaon doré. Voici l'intendant, les bras chargées d'oies gavées. Voici les petits serviteurs, les répondants tout en bleu turquoise. Voici la jeune acrobate favorite, enfant fuselée, torse renversé, petits seins tendus, chevelure éparse à terre ; voici...

Tout cela ! »

Ci finit l'affabulation de ce conte charmant.

Conte ? sans doute. Charmant ? certainement. Divagations ? peut-être. Mais qu'on ne s'avise point d'en écarter l'art et de nier la science des choses mystérieuses, ni le goût parfait, ni l'habileté de telles paroles évocatrices.

« *Ce renom de sagesse profonde, de raison calme et supérieure était si bien acquis à l'Égypte dans les temps anciens que tous les peuples voisins reconnurent et acceptèrent sa bienfaisante suprématie. On vit tour à tour les héros, les philosophes, les pontifes, les poètes, les législateurs des vieilles ères, s'incliner avec respect devant les trésors de science qu'elle possédait ; on les vit, pèlerins curieux et altérés aller mouiller leurs lèvres à ces sources fortifiantes.*

Homère y puisa les traditions héroïques qu'il devait idéaliser dans ses chants divins ;Lycurque et Solon s'y formèrent à la science des lois par lesquelles fleurirent Sparte et Athènes. Talès, Eudoxe, Pythagore et une foule d'autres savants s'initièrent dans les temples d'Isis aux révélations astronomiques.

Plus enthousiaste encore et plus ardent, Platon, après avoir conversé avec les prêtres d'Héliopolis, s'écriait : « *Solon ! Solon ! vous autres Grecs, vous n'êtes encore que des enfants...* (1) »

Est-ce le « *fabliau* » *du Dr J.C. Mardrus qui a incité M. Archibald de Bear à mettre à la scène l'épouse d'Amenophis IV sous le nom funambuslesque de Nefretiti ? ou l'invraisemblance des faits, lui paraissant tout de même appeler le succès, l'a-t-il poussé à donner*

(1) Baron Taylor : *La Syrie et l'Egypte.*

à ces transformations rituelles la réalité artificielle de la rampe ?

Quoi qu'il en soit, les répétitions allaient à souhait lorsque, en coup de foudre, à la veille de la première, le compère de la revue perdit la voix et dut partir d'urgence pour une maison de santé. Le lendemain ce fut le tour de la commère qui devait incarner la reine. Cette incarnation ne dut pas être du goût de la souveraine égyptienne, car l'actrice eut d'invraisemblables *mésaventures.*

Puis, sans raison apparente, tous ses camarades souffrirent de maux de gorge et d'autres indispositions désagréables, tant et plus que la plus grande partie de la troupe se trouva sur le flanc.

Jusqu'au compositeur de la musique de scène qui, lui aussi, ne fut pas épargné. Il eut ennuis sur ennuis en venant à Londres pour la répétition générale ; perdit ses bagages dans un accident de chemin de fer, se trompa de train, etc., etc...

Les artistes prirent peur, tinrent conseil et finalement résolus à ne pas jouer la dangereuse revue, demandèrent à leur Directeur d'abandonner son projet. Ce que fit M. Archibald de Bear, après d'ardentes discussions.

Et l'on constata aussitôt, stupéfiés et troublés, que l'acteur principal venait de recouvrer sa voix ; que la pseudo-Nefretiti n'éprouvait plus rien par enchantement et que les artistes guérissaient à vue d'œil.

Le doute — s'il y avait doute — disparut devant la certitude. Dame Nefretiti avait ensorcelé, de sa tombe, la troupe du « Duke of York's Théâtre ».



Cela nous ramène à S. M. Toutankhamon. Nous avons écrit, en notre chronique de juin, que les explorations dans la Vallée des Rois recommenceraient en 1925. Les journaux nous ont informé récemment que la tombe du pharaon a été rouverte le 25 du mois dernier. Etaient présents à la réouverture de l'hypogée, outre l'équipe anglaise, les représentants du gouvernement égyptien. C'est un fonctionnaire du service des antiquités qui a officiellement remis à M. Howard Carter les pouvoirs de poursuivre les fouilles. En pénétrant dans le souterrain, on a constaté que divers objets et notamment une draperie précieuse avaient souffert de la violation de

sépulture commise naguères. La presse quotidienne a passé sous silence les noms des assistants. Est-ce une consigne ? un ordre ? l'effet de la plus élémentaire prudence ? ou simplement une manœuvre contre la peur ?

Nous désirons — avons-nous besoin de le dire ? — que nul accident mortel ne vienne s'ajouter à ceux que nous avons mentionnés. S'il s'en produit, qu'ils soient de même ordre que celui dont nous allons parler et que nous n'avions pas compris dans notre énumération. La santé n'y est pas en jeu. Simple déconvenue que nous devions mettre à la suite de tribulations bizarres.

Je veux vous conter la chose aujourd'hui, car c'en est une qui « flambe à la lumière » comme disaient, en leur langage imagé, nos vieilles grands, une mésaventure digne de passer à la postérité.

Le major Astor, Directeur du Times, *membre du Parlement, de retour d'un voyage en Egypte venait de rentrer à Londres. Cela date d'un an. La major Astor assista le soir même de son arrivée à la séance de la Chambre des Communes. Un vote avait lieu et le major Astor qui est conservateur vota contre le cabinet. Satisfait du devoir accompli, le regard souriant et la mine fleurie, il se rassoit, complimenté par ses amis sur son excellente santé. Or, dans sa hâte le major Astor a oublié le règlement qui oblige, au préalable de prêter serment de fidélité au roi. Les travaillistes en firent l'observation, et l'oubli funeste coûta au major* 500 *livres d'amende et lui valut en outre la perte de son siège de Député.*

Voilà bien de quoi s'étonner, dira-t-on. Qu'y a-t-il d'extraordinaire ? Cette défaillance de mémoire n'est pas unique ?...

Arrêtez s'il vous plaît vos protestations ! le major Astor est un vieux parlementaire qui connaît parfaitement les règlements officiels ; et même aurait-il eu un oubli que l'habitude acquise y eût suppléé.

La raison en est tout autre. Au cours de son voyage en Egypte, le major Astor a visité le tombeau de Toutankhamon. Son étourderie invraisemblable, inexplicable est due tout simplement à cette visite néfaste.

Et ce que je vous dis là fut l'opinion inquiète des Londoniens le 6 *mars dernier.*

IAN MONGOÏ.

LE CENTENAIRE DE LA MORT

DE

FABRE D'OLIVET

(25 Mars 1825 — 25 Mars 1925)

Il y aura tantôt cent ans que mourait mystérieusement à Paris ce penseur, remarquable et méconnu, le plus sagace exégète de la langue hébraïque ; et nul, fors notre confrère Joanny Bricaud, ne paraît s'en souvenir. Le même voile d'oubli en obscurcit la mémoire ; la même nappe d'ingratitude en enlinceule les travaux. En 1867, le centenaire de sa naissance aurait dû être célébré par les contemporains de cette époque, mais il n'était pas alors dans les mœurs de rappeler aux vivants les terrestres gloires des morts. L'indifférence, cette irritante fleur de l'égoïsme, garde une éternelle jeunesse.

La raison, la méchante raison des foules où naissent les réputations, réside peut-être dans la crainte que Fabre d'Olivet avait du vulgaire et le soin qu'il prit toujours de ne point laisser pénétrer le profane dans son sanctuaire.

LE VOILE d'ISIS se doit de signaler cette injustice pour ne pas dire cette injure.

Avec la certitude, réalisation de l'espoir, que la postérité, dispensatrice de gloire, sera plus avertie que nos actuels thuriféraires, et mettra Fabre d'Olivet à sa vraie place, parmi les plus grands, nous venons le proclamer.

Ce n'est pas à Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard) que naquit Fabre d'Olivet, comme l'écrit Fabre des Essarts mais à Ganges (Hérault), rue du Jeu



de Ballon. Le plus énigmatique des capitaines d'armes, Napoléon Bonaparte, venait au monde deux ans plus tard, dans l'île de Corse. Pour Victor Hugo, ces quasi-ocïncidences des naissances illustres correspondent fréquemment à des disparitions d'autres grands hommes, réalisent

une sorte de rythme farouche et créateur. Et nombre d'exemples pourraient bien justifier ce sentiment.

De cette robuste race cévénole, le protestant Fabre d'Olivet descendait de ces courageux camisards qui tinrent tête de longs mois, aux dragons du Roi-Soleil (1).

Entre ses écrits remarquables, ses deux principales œuvres sont *La Langue hébraïque restituée* (2) et *Histoire philosophique du genre humain* (3). Nous n'avons pas à les analyser ici. Au demeurant nos lecteurs les connaissent. Qu'il nous suffise de noter qu'un seul de ces ouvrages assurerait à son écrivain une réputation sans égale. Cependant, nous ne passerons pas outre *Les Vers dorés de Pythagore* (4) et notamment son livre sur *La Musique* (5), à l'enseignement de laquelle il fut forcé de s'adonner pour vivre. Il eut, comme compensation à sa dure besogne d'éducateur, la joie de compter parmi ses élèves Mme Faure. Notre excuse de rappeler ce nom, s'impose à nous, car c'est grâce à Mme Faure que nous devons de connaître toute l'œuvre du Maître.

(1) Qu'on me permette à ce propos de rappeler modestement que mon ancêtre, le pasteur du désert, Joseph Redonnel ne craignit point de s'attirer les foudres de Louis XIV. Les Etats généraux du Languedoc, l'avait désigné conjointement avec deux députés, pour faire tenir à sa Majesté la protestation de dévouement et de civisme de ses sujets protestants. Et ce fût mon aieul qui redigea le « placet au Roi ». P. R.

(2) Paris, Bibliothèque Chacornac 1924, 2 vol in-4, 3e *édition* (épuisé).

(3) Paris, Bibliothèque Chacornac, 1910, 2 vol. in-8, *3e édition* (épuisé).

(4) Paris, Bibliothèque Chacornac, 1923, in-8, *4e édition*.

(5) Paris, Bibliothèque Chacornac, 1910, in-8, *2e édition* (épuisé).

Le soleil au cœur et riche d'illusions, le futur auteur de l'histoire philosophique s'était marié de bonne heure avec la jeune fille de ses rêves. Il l'aimait ardemment ; elle le payait de retour. Le bonheur régnait dans leur foyer. Il avait trouvé — du moins le croyait-il — son Egérie. Mais un jour, la rupture se fit. D'aucuns en ont présumé les causes sans s'appesantir sur la vraisemblance d'aucune hypothèse. Quoi qu'il en soit, les deux époux se séparèrent. Disons plus vrai : s'abandonnèrent, et Fabre d'Olivet se trouva désemparé

Pauvre, il fut obligé pour subvenir à ses besoins matériels de donner des leçons. Hanté constamment par la pensée de soustraire ses manuscrits à des convoitises ennemies, il demeura seul pour porter le poids de ses chagrins.

Fabre d'Olivet avait comme tout être supérieur une âme d'enfant. Il avait besoin d'avoir auprès de lui une consolatrice qui serait à la fois, aux heures de défaillance, la confidente, l'auxiliatrice et la maternelle.

M[me] Faure, née Virginie Didier, fut cela pour Fabre d'Olivet, et voici le touchant portrait qu'en a fait Alexandre Saint-Yves :

« Courbée sous le faix des ans, pauvrement vêtue de noir, vivant d'une petite rente qui confinait à la misère, elle était comme une urne très obscure, pleine de cendres lumineuses et d'aromates de grand prix. »

C'est cette excellente femme, qui pieusement, jalousement, nous dit Fabre des Essarts, recueillit

tous les écrits, tous les papiers, toutes les notes de son cher et bien-aimé Fabre.

Le mystère entoure la mort de ce savant occultiste. On en a donné diverses versions. Fabre des Essarts s'est borné aux hypothèses, et celle qui, seule, savait la vérité a gardé sur cette fin mortelle le silence d'Harpocrate.

Notre confrère, Joanny Bricaud, qui pense avoir élucidé ce mystère, nous conte ceci :

Fabre d'Olivet avait instauré un culte basé sur la synthèse de l'hellénisme et de la Gnose, alliée au Pythagoricisme. Il avait chez lui un oratoire où il célébrait le sacrifice, récitant des prières et chantant des hymnes (1) qu'il avait lui-même composés... Un jour, Fabre d'Olivet fut trouvé, revêtu de la grande robe blanche de lin, étendu au pied de son autel, un poignard enfoncé dans la poitrine. Il s'était suicidé, s'immolant lui-même devant la statue de ses dieux, au cours de la célébration de son culte.

Mais de son côté, Pierre Leroux affirme qu'il avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Quoi qu'il en soit de ces versions contradictoires et de celles qui circulèrent alors oralement, louons l'homme, admirons le savant et exaltons son œuvre !

Paul CHACORNAC-PAUL-REDONNEL.

(1) Le manuscrit de ces hymnes serait possédé, paraît-il, par la bibliothèque protestante de la rue des Saints-Pères.

Lettres inédites

DE

FABRE D'OLIVET [1]

---

21 avril 1812.
Fabre d'Olivet à Ferrier, négociant
à Ganges (Hérault).

Il y a des circonstances, mon cher Ferrier, où l'homme a besoin de rappeler toutes les forces de son âme pour ne pas succomber sous le poids des douleurs ; il y en a surtout où il a besoin de tourner ses regards vers le ciel pour y chercher des consolations que rien ne saurait lui fournir sur la terre, quelque discrédité que soit aujourd'hui le nom de la Providence parmi les modernes philosophistes, et quelque ridicule que paraisse à leurs yeux celui qui ose l'invoquer, je ne craindrai pas pourtant de le prononcer avec toi et de te l'offrir comme seul refuge. Ce n'est point, mon ami, avec des paroles vaines et des lieux communs de philosophie qu'on allège une affliction pareille à celle où je te vois. Si le néant était au delà du tombeau, que pourrais-je te dire ! je garderais justement le silence ; je te plaindrais, je pleurerais avec toi ; mais je n'essayerais pas de te consoler ; car où serait le dédommagement d'une perte irréparable ? Les hommes qui prétendent allier le sentiment de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la simple amitié même avec l'idée de matérialisme sont inconséquents. S'ils ont aimé, dans cette pensée, et que la mort les ait séparés des objets de leurs affections, à quoi donc servent les pleurs ! quelle est la nature de leurs regrets ! Ne sont-ils pas comme ces esprits intéressés et faibles qui pleurent sur les débris d'un meuble précieux, ou qui se désolent de la chute de leur fortune ! Mais, mon ami, ce n'est point là la vérité. Quoi qu'en aient pu dire certains esprits forts, le système du matérialisme, tel qu'ils l'ont imaginé, est faux. Je te le dis avec la conviction d'un homme accoutumé à lire d'assez près dans les mystères de la nature ; je te le dis, non pas d'après des oui-dire, et sur les discours

(1) Nous remercions vivement M. J. Pinasseau d'avoir bien voulu nous communiquer ces documents.

obscurs de quelques théologiens se répétant les uns les autres, sans se comprendre, mais d'après une vive intuité et sur les données d'une instruction plus certaine. Pleure avec raison ce que tu as perdu ; ton fils et ton épouse ; regrette-les, mais pleure seulement leurs absences, et regrette leur éloignement ; car ils ne sont pas morts. Leur existence, il est vrai, a changé de nature, mais ils existent toujours, et tu es toujours le même pour eux, quoiqu'ils ne soient pas exactement les mêmes pour toi ; et si tu ne varies pas dans tes sentiments, rien ne saurait les faire varier dans les leurs. En quittant ce monde des vicissitudes et des continuelles mutations, ils ont acquis l'immutabilité qui est le partage du monde dans lequel ils sont passés.

Regarde ce que tu peux avoir gagné dans le double malheur qui t'a frappé ; plus un bien est précieux et désirable et plus on doit craindre de le perdre ; or, quoi de plus précieux que l'amour d'une épouse chérie, quoi de plus désirable que la tendresse d'un fils ? Eh bien, cet amour et cette tendresse que tu crois s'être évanouis, se sont fixés au contraire ; et loin de courir le moindre hasard, comme enfin ils pouvaient bien le courir dans cette sphère terrestre sujette à tant d'orages, ils sont maintenant à l'abri de toute atteinte, incapables d'éprouver jamais la moindre altération dépendant d'une autre cause, que de la propre volonté variable tant que tu vivras dans ce monde, et comme la leur invariable, dès que tu leur seras réuni.

Je voudrais bien, mon cher Ferrier, que tu ne prisses pas ce que je viens d'écrire, comme un raisonnement plus spécieux que solide. Je te parle en ami, crois-moi ; le désir de faire des phrases ne me met pas la plume à la main ; c'est une amitié bien pure et bien sincère qui m'a inspiré ce que je t'ai dit. Adieu.

Ton ami,
FABRE D'OLIVET.

Ganges, 25 septembre 1818.
A Monsieur le Cher. Fr. Devilleneuve,
à Bargemont, par Draguignan (Var).

MONSIEUR,

C'est au sein des montagnes des Cévennes et dans la Patrie des Troubadours, que j'ai reçu l'aimable lettre que vous m'avez adressée le 14 juillet. Je suis

bien fâché de ne m'être pas trouvé à Paris au moment où M. Divaloufet y a séjourné. C'eût été avec le plus grand plaisir que j'aurais fait la connaissance d'un littérateur provençal auquel vous accordez une estime aussi particulière. Le motif qui m'a fait entreprendre mon voyage dans ces contrées, a été de mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai entrepris sur l'ancienne langue d'Oc (1), *et dont je crois vous avoir remis l'avant-propos. Le Ministre de l'Intérieur, qui a su que mon intention était de venir recueillir sur les lieux mêmes les renseignemens et les documens nécessaires, m'a remis à cet égard une lettre aussi honorable que flatteuse, afin de faciliter mes recherches. Mais voyez, Monsieur, combien est vrai le proverbe qui dit que c'est Dieu qui dispose des événemens et que l'homme ne fait que proposer. Venu dans ce pays pour atteindre un but purement littéraire, il s'est trouvé que par occasion, j'en ai rempli un tout différent. Comme il s'agit d'une chose fort importante, et que vous aurez quelque plaisir à l'apprendre, je vais vous la dire en peu de mots.*

Tandis que j'étais à Paris, un Pair de France, distingué par ses lumières, m'adressa, comme un savant curieux de s'instruire dans le sens intime de la langue hébraïque, M. Tromparën, pasteur et Président du Consistoire du Département de l'Ardèche. Ce Pasteur, après nos premiers entretiens, voyant que j'étais sur le point d'entreprendre un voyage vers les contrées méridionales, s'offrit d'être mon compagnon de route et me pressa d'accepter sa maison de Privas, pour y mettre en ordre mes matériaux. L'offre était trop agréable pour être refusée. Je l'acceptai. En arrivant chez lui je m'aperçus bientôt qu'un autre motif que celui d'étudier l'hébreu l'avait guidé dans sa démarche. Motif très louable sans doute et qu'il serait difficile de blâmer. La nature l'avait affligé d'une jeune enfant sourde-muette dès sa naissance. Il m'engagea avec de vives instances à lui donner le sens de l'ouïe, comme je l'avais donnée, il y avait sept ans, à Rodolphe Grivel d'Aubonne (2). *Je résistai assez longtemps me souvenant des persécutions ridicules dont j'avais été l'objet sous*

(1) Fabre d'Olivet. *Le Troubadour*, poésies Occitaniques du XIIIe siècle. Paris, Henrichs, 1804, 2 vol. in-8 (P. C.).

(2) Fabre d'Olivet. *Notions sur le sens de l'ouïe en général et en particulier sur la guérison de Rodolphe Grivel sourd-muet de naissance*. Paris, Bretin, 1811, in-8 (P. C.).

le règne de Napoléon ; mais enfin, vaincu par les larmes d'une mère au désespoir, je fis ce qu'on exigeait de moi ; et Dina Tromparën, âgée de cinq ans, sourde-muette de naissance, acquit la faculté auditive qu'elle n'avait jamais eue, et entendit pour la première fois, le 14 juillet, le jour même où me croyant à Paris, vous m'écriviez la lettre que j'ai sous les yeux.

Cet événement extraordinaire ayant été connu, malgré le secret que j'avais imposé aux parents de l'enfant, je me suis vu assailli par une foule de sourds et de sourdes. Antoine Besson, de Ganges, âgé de 22 ans, est le quatrième auquel j'aie donné le sens de l'ouïe. Tout cela, comme vous le pensez fort bien, m'a fait négliger mes travaux sur la langue d'Oc. J'ai été même obligé de prolonger mon séjour dans ce pays bien au delà du terme que j'y avais d'abord fixé ! Je compte ne retourner à Paris que vers le commencement du printemps prochain.

Si j'ai le bonheur de vous y voir à cette époque, je vous donnerai le renseignement historique que vous me demandez. Si M. Gottis avait eu plus de mémoire, il vous aurait dit que, par une bizarrerie remarquable, ce renseignement ne peut vous être donné par moi que de vive voix. Je passai le lendemain même du jour où je vous ai vu chez lui, pour lui faire part de cette circonstance, et moi-même je mis une carte chez votre portier. Je ne sais ce qui empêcha que je n'eusse le plaisir de vous revoir.

Agréez, Monsieur, l'assurance des sentimens distingués d'estime et de considération de votre tout dévoué serviteur.

FABRE D'OLIVET,
Chez M. Deshons, propriétaire-fermier,
à Ganges (Hérault).

---

15 mai 1822.

Fabre d'Olivet à G. Ferrier, au Mas des Treilles, à Ganges.

MON CHER AMI,

J'ai envoyé à mon beau-frère Massequau, par une occasion qui m'a été fournie par M. Cabanis d'Avèze, quelques exemplaires de mon ouvrage sur l'Etat social

de l'homme (1), *parmi lesquels, il y en aura pour toi ; j'espère qu'il t'aura été remis, avant la réception de ma lettre. Dans tous les cas, tu peux le faire réclamer, en envoyant à mon beau-frère le petit billet ci-inclus, par la première commodité que tu auras pour Saint-Laurent.*

Jusques ici, je m'étais abstenu d'écrire sur la politique, mais les circonstances m'ont paru assez urgentes pour m'engager à rompre le silence. J'ignore ce que pourront penser de mon ouvrage les publicistes de tous les partis, ce que je sais bien, c'est qu'il serait heureux peut-être qu'ils y fixassent un moment leurs regards. J'ai tâché d'éviter des reproches qui m'avaient été adressés à l'égard de mes derniers ouvrages. les Vers dorés *et la* Langue Hébraïque ; *et je pense qu'il était difficile d'exposer avec plus de clarté, de rapidité, et peut être d'agrément l'histoire du Genre Humain, depuis douze mille ans, selon un système lié de physique et de métaphysique entièrement nouveau. A l'exception de la dissertation introductive* (2) *qui offre bien quelques difficultés, tout le reste se laisse lire assez facilement, et je vois que des lecteurs superficiels même y ont trouvé de l'intérêt. Au reste tu m'en diras ton avis. Quoi qu'il arrive, j'aurai fait mon devoir, et si l'on déploie contre cet ouvrage les mêmes moyens d'obscurcissement qu'on a déployé contre les autres, si mes contemporains s'obstinent à rejeter la vérité que je leur présente, et qui peut seul les sauver des maux affreux qui les menacent, ce sera leur faute ; la postérité me vengera.*

J'ai éprouvé bien des tracasseries, j'ai rencontré bien des obstacles, j'ai marché toujours droit mon chemin. Je marcherai encore, car mes jambes sont bonnes, et ma tête n'est nullement ébranlée des cris ridicules qu'on a poussé à mes oreilles.

Toutes les fois que je croirai, vois-tu, la vérité et la vertu pour moi, je laisserai les hommes prendre à mon égard le parti qu'ils voudront. Je me garderai bien de provoquer jamais la persécution, même pour un juste motif ; mais si elle venait au-devant de moi, je ne l'éviterai pas. On a essayé de m'effrayer par des calomnies odieuses, on a lancé les brandons de la discorde jusque

(1) Tel est le titre de la première édition de l'œuvre admirable de Fabre d'Olivet, parue en 1822. L'éditeur, en 1824, afin de lui donner un faux air de nouveauté lui fit une nouvelle couverture avec un nouveau titre : *Histoire philosophique du genre humain*, et y ajouta une planche (P. C.).

(2) Paris, Bibliothèque Chacornac, 1910, in-8.

dans l'enceinte de mes foyers domestiques ; on est parvenu à faire de ma femme même ma rivale et ma persécutrice ; on peut avoir un moment affligé mon cœur, mais mon âme est restée inébranlable ; que j'obtienne ou n'obtienne pas l'approbation de mes contemporains, peu m'importe ! Ma conscience est pour moi, elle me suffit. Il y a longtemps que les idées d'intérêt particulier ou de gloire individuelle n'agitent plus mon imagination, que les hommes attachent tant qu'ils voudront du prix à l'argent, j'en attacherai toujours davantage à la science, que rien ne peut compenser ; et y croirai quelle que soit d'ailleurs leur pensée à cet égard, que la propriété la plus sacrée et la plus inaliénable est celle du talent : si son possesseur y met un prix trop haut, il ne faut pas le lui demander, mais ne fût-il question que d'un concert de violon, je soutiens que le musicien qui ne voudrait le faire entendre gratis qu'à un souverain serait parfaitement libre de le dénier à tout autre à moins d'un prix arbitraire, excessif ou non. Ceci, mon ami, répond à toutes les diatribes dont j'ai pu être l'objet à l'égard des cures que j'ai tentées et opérées ; car, que j'aie le talent extraordinaire de faire entendre et parler les sourds-muets, c'est ce que l'expérience a irrésistiblement prouvé ; mais que cette faculté persiste, hors de moi, n'est point je l'avoue une chose aussi certaine. Il reste seulement à examiner, si on ne pourrait pas la fixer. Je crois qu'on le pourrait, un gouvernement sage l'aurait peut-être tenté ; j'ai fait, je pense, mon devoir, en le mettant à même de faire cet examen.

Garde-toi de croire que toute espérance soit perdue pour moi, il s'en faut de beaucoup qu'elle le soit. Mes ennemis ont besoin d'un bien grand effort pour arrêter le torrent qui me porte. S'ils se lassent une fois, si le mouvement se décide en faveur de la vérité, personne ne peut savoir jusqu'où il peut aller. J'ai les yeux fixés sur toi, et sur quelques amis qui me sont également chers, et je ne cesse pas de faire des vœux pour vous. Je me flatte que tu voudrais bien me seconder ainsi qu'eux, si la Providence me mettait jamais dans une position convenable pour faire le bien. Tu as éprouvé des malheurs, tu as été pris de découragement, prends patience. Nous ne sommes peut-être pas éloignés du terme de nos maux.

Adieu, je te souhaite une bonne santé, et je te prie de me rappeler au souvenir de ta famille et à celui des personnes qui peuvent s'intéresser à moi.

Ton ami,
FABRE D'OLIVET.

Paris, 7 avril 1824.

Fabre d'Olivet à G. Ferrier, au Mas des Treilles, à Ganges

MON CHER AMI,

Dès le moment que j'ai appris que l'exemplaire de « Caïn » (1) *que je t'avais destiné avait été perdu en route, j'ai tout de suite donné ordre que l'on t'en expédiât un autre. J'ignore si tu l'as reçu, tu ne m'as pas écrit. Ton silence, au reste, ne me surprend pas trop, si pour me répondre tu attends de me dire, soit en bien, soit en mal, tout ce que mon ouvrage sur le Caïn de lord Byron, pourrait t'inspirer. Il y a beaucoup à dire pour ou contre. Je le sais fort bien, je t'assure. Mais enfin est-ce d'aujourd'hui que tu me connais. Je ne suis pas un homme fait comme les autres ; mets-toi bien cela dans la tête.*

Mais coupons court sur Caïn ; *ce n'est pas lui qui me met la plume à la main. Depuis qu'il est terminé, j'ai déjà fait trois tragédies, et un opéra ; outre le dithyrambe que je t'ai envoyé pour signaler mon retour aux Beaux-Arts* (1) *et donner un signe de vie à mes amis, ainsi qu'à mes ennemis. Tu ne m'en as rien dit, et si tu le veux, je te dispense encore de m'en rien dire ; c'est une bluette échappée à un brasier qui n'est pas près de s'éteindre.*

Parlons d'une chose plus sérieuse. As-tu reçu par la poste « le projet *d'une exploitation agricole ayant pour but l'introduction des végétaux étrangers dans le Midi de la France* » ? *Si tu ne l'as pas reçu, il faudrait en demander la communication à mon beau-frère Massequau qui doit l'avoir. Ce projet pourrait être intéressant pour toi, c'est un de mes amis intimes qui en est l'auteur. Ce qui m'a frappé plus que tout le reste, c'est la possibilité de faire deux et même trois récoltes de soie par an, dans quelques contrées favorables de la Provence et du Languedoc. L'auteur du projet a séjourné longtemps dans le Bengale, et ce qu'il m'a exposé à cet égard, de ses expériences particulières, ne me*

(1) FABRE D'OLIVET. *Caïn.* Mystère dramatique en trois actes de Lord BYRON, trad. en vers français, réfuté dans une suite de remarques philosophiques et critiques ; précédé d'une lettre adressée à Lord BYRON sur les motifs et le but de cet ouvrage. Paris, Servier, 1823, in-8 (P. C.).

(1) FABRE D'OLIVET. *Le retour aux Beaux-Arts.* Paris, Impr. de Crapelet, Paris, 1824, in-8, 4 p. (P. C.).

laisse presque plus de doute sur la possibilité de la réussite. Au moment où je t'écris, il est sur le point de partir pour les Bouches-du-Rhône, et son dessein est d'y acheter une terre d'environ 200.000 francs pour y réaliser son projet. Comme j'ai été assez heureux pour lui faire obtenir cette somme d'une personne qui a beaucoup de confiance en moi, il me doit quelque reconnaissance. Je lui ai parlé, en termes généraux, d'un ami qui possède beaucoup de connaissances positives sur la culture du mûrier et la filature des soies en grand. J'ai parlé aussi de cet ami à la personne qui a fourni les fonds et qui est par parenthèse, une dame des plus aimables, dont la fortune est la moindre des qualités, tous les deux m'ont écouté avec un égal intérêt. Or, tu devines assez que cet ami c'est toi. Je n'ai encore rien fait de positif ; mais il est possible que je puisse faire. Réponds-moi donc à ton loisir, car rien ne presse ; on ne prendra personne sans me consulter.

Dis-moi s'il te conviendrait de prendre, soit en chef si cela était possible, soit en second, si je ne puis faire mieux, la direction et la manutention d'une exploitation agricole, telle que l'établit le projet que tu as lu ? Conçois la possibilité de faire deux récoltes de cocons, par an, et entre avec moi dans quelques détails touchant la filature des soies et les bénéfices qu'une telle entreprise pourrait produire. Il me semble qu'une telle chose réussissant, on pourrait abandonner la culture qu'on médite du coton, du café et du sucre, et se borner au thé et à l'indigo. C'est du moins ce que j'ai conseillé. Médite un peu ta lettre et soigne-là, car mon dessein est de la montrer. En attendant, je vais donner une lettre de recommandations pour toi. Elle te sera remise peut-être un peu promptement plus tard, je ne suis pas le maître du temps. Mais tu es prévenu ; si tu entrais, dans mes vues, et qu'il te fût convenable d'accepter l'entreprise qui se présente, je t'assure d'avance que tu aurais à faire aux gens les plus probes de la terre. J'ai répondu de ta probité, encore plus que de tes talents.

Adieu, je souhaite que ce que j'ai enfin trouvé l'occasion de faire pour toi réussisse au gré de tes désirs. Si cela ne réussit pas, l'occasion ne sera que retardée.

Ton ami,

FABRE D'OLIVET.

« Fragment » d'une lettre autographe de Fabre d'Olivet, vendue par Charavay le 19 août 1920, à Miss Nayán Louise Redfield (1).

. . . .

Depuis que vous nous avez abandonné, cher citoyen, la société historique, privée de son créateur et de son premier appui, penche vers la dissolution ; vainement nous avons tracé un tableau des Divisions, il ne se présente personne pour l'approuver, ce qui n'est pas un petit malheur pour l'amour-propre des collaborateurs. Hâtez-vous donc de revenir pour rendre aux Cliophiles leur première exactitude.

Mais, en attendant que l'hiver vous ramène parmi nous, voudriez [vous] me rendre un service important ? Ce serait de nous écrire souvent, soit à l'ami Bonnard, soit à moi ! Outre l'intérêt que vos lettres inspirent à l'amitié, il en est un autre qui me fait insister sur cette demande. Voici en deux mots l'affaire. J'ai accepté, par la sollicitation de quelques amis, d'être le collaborateur d'un journal que vous connaissez. Des données sur la marche des événemens en Italie, des nouvelles de notre armée, des réflexions locales telles que vous pouvez les transmettre à vos amis me seraient infiniment précieuses. Si vous voulez me favoriser au point de me mettre du nombre, laissez seulement agir votre plume.

Si vous vouliez bien vous prêter à cette correspondance, vous m'obligeriez infiniment.

FABRE D'OLIVET (2).

Ne vous inquiétez pas des ports de lettres : mon adresse rue de Bourgogne, n° 1463, près la rue de Varennes.

(1) Miss Redfield, ardente admiratrice du philosophe de Ganges, à traduit en anglais et fait éditer à ses frais à New-York les œuvres suivantes : *The Golden Verses of Pythagoras* (1915) ; *Hermeneutic Interpretation of the Origin of the Social State of Man* (1917) ; *The Hebraic Tongue Restaured* (1921). (P. C.)

(2) Signalons à l'attention des disciples de Fabre d'Olivet l'existence de deux manuscrits inédits L'un : *Dissertation sur le Rythme et la prosodie des anciens et des modernes*, écrit entièrement de la main du Maître (ce manuscrit a été lu à l'Institut) ; et l'autre, une copie d'un manuscrit sur *Le Sepher*. Ajoutons que le Dr Encausse (Papus) publia dans l'*Initiation*, numéros de Mars et Avril 1912, les premières pages des : *Examens de la Cosmogonie* contenue dans le premier livre du *Sepher de Moïse* appelé Bera'shith. La suite n'a jamais paru (P. C.).

Le Signe du Sagittaire et Diane-Artemise

Nous allons, après nous être étendu plus longuement, à dessein, sur les deux Signes précédents : la Balance et le Scorpion, reprendre pour les quatre derniers signes du Zodiaque notre étude rapide et succincte des correspondances qui existent entre l'histoire du dieu et l'influence du signe qui s'y rapporte ; nous réservant, ainsi que nous l'avons dit au début, de reprendre ultérieurement ces études pour leur donner l'ampleur qu'il convient.

Nous ferons simplement remarquer aujourd'hui, avant de relater l'histoire de la déesse qui nous occupe, Diane, qu'elle est la sœur Jumelle d'Apollon, et que, bien qu'elle soit déjà, par son père, Jupiter, la sœur de Pallas, elle est, si l'on peut dire, en rapport plus intime avec cette déesse qu'avec toute autre, du fait que, comme Pallas, elle réussit à obtenir du maître de l'Olympe la grâce de rester vierge. C'est pourquoi les anciens nommaient Pallas et Diane les deux vierges blanches. Nous avons vu déjà que Pallas correspondait au Signe du Bélier, qu'Apollon correspondait au Lion, et nous voyons aujourd'hui que Diane est en correspondance avec le Sagittaire. Or, ces trois signes : Bélier, Lion, Sagittaire, en aspect Trine entre eux, forment ce que les Astrologues nomment le Trigone de feu, et ce n'est

pas sans raison, pourrions-nous dire, qu'à deux des angles de ce Trigone président et correspondent deux vierges, toutes deux ardentes à la lutte toutes deux guerrières, toutes deux infatigables, tandis qu'au troisième angle préside et correspond le divin joueur de lyre ; et nous avons, en son temps, attiré l'attention du lecteur sur les mythes rapportant la lutte et la victoire de la lyre et d'Apollon sur la flûte et sur Pan et le satyre Marcyas, aussi n'insisterons-nous pas plus.

Nous ne reviendrons pas non plus sur ce que nous avons dit en traitant d'Apollon relativement à l'assimilation faite assez tardivement par certains peuples entre ce dieu et le soleil, comme entre Diane, sa sœur, et la Lune. Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à ce que nous disions à ce sujet et répéterons seulement ici que Diane ne doit pas être prise à aucun moment comme personnifiant la Lune et que son mythe est complètement en dehors de celui se rapportant à notre Satellite.

Diane, fille de Jupiter et de Latone, et sœur jumelle d'Apollon, naquit quelques instants avant ce dieu, dans l'île flottante de Délos, qui, ainsi que nous l'avons vu, fut fixée pour cet événement.

A peine mise au monde, Diane s'empressa près de sa mère et lui servit de sage-femme dans sa couche plutôt laborieuse d'Apollon. De ce travail pour lequel elle n'était pas très préparée et de la vue des souffrances de sa mère, elle conçut une telle aversion pour le mariage qu'elle supplia

aussitôt Jupiter, et obtint de lui, la grâce de rester vierge. Néanmoins, du fait de ce secours apporté à Latone, Diane fut invoquée par la suite comme présidant aux naissances et aux accouchements.

Après lui avoir accordé sa demande, Jupiter l'arma lui-même d'un arc et de flèches et la nomma reine des bois. Il lui donna un cortège de soixante nymphes, appelées Océanies, qui la suivaient partout, et de vingt appelées Asies, occupées à ses équipages de chasse ; elle exiga de toutes une chasteté inviolable. C'est avec ce cortège qu'elle se livrait à la chasse et qu'elle parcourait, infatigable, les forêts et les bois, s'arrêtant auprès des fontaines pour s'y baigner et se reposant parfois le soir, chez Apollon, son frère, où elle déposait pour quelques instants son arc et ses flèches.

Au milieu de ses nymphes, desquelles elle exigeait une obéissance absolue et une pureté exemplaire, elle passait grave, sévère, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, parfois accompagnée de Chiron le centaure, à qui, disent certains poètes, elle apprit la médecine et le secret des plantes.

D'un caractère vindicatif, elle pardonne rarement à qui a provoqué son ressentiment, et c'est avec une rigueur froide qu'elle punit les offenses ou les désobéissances à ses ordres et à sa volonté. Aussi n'hésite-t-elle pas à détruire les moissons, à ravager les troupeaux, à semer l'épidémie quand elle le juge inutile. Sur la demande de Latone, sa mère, elle se joint à son frère Apollon pour percer de ses flèches les enfants de Niobé.

Comme elle se baignait, un jour, avec ses nymphes au pied du mont Ida, dans la vallée de Gargaphe, Actéon, qui s'était égaré à la chasse, vint se rafraîchir près de la fontaine où elles étaient et surprit la déesse. Celle-ci fut si furieuse d'avoir été vue sans voile par un mortel, qu'elle lui jeta de l'eau au visage, ce qui le métamorphosa en cerf, et ses chiens qui l'avaient suivi se jettèrent sur lui et le dévorèrent.

Bien qu'elle ait eu une affection marquée pour lui, elle n'hésita pas à faire périr, sous ses flèches disent les uns, sous la piqûre d'un scorpion qu'elle fit sortir de terre disent les autres, le géant Orion, qui s'était laissé enlevé par l'Aurore. Néanmoins, par la suite, elle regretta cette action.

Le seul qui trouva grâce à ses yeux fut le bel Eudymion, dont elle s'éprit et qu'elle alla visiter maintes fois dans sa grotte du mont Latmos, en Carie. Certains disent même qu'elle lui accorda ses faveurs, reniant ainsi elle-même son désir de rester vierge ; mais le fait que Eudymion, petit-fils de Jupiter, avait obtenu la faveur d'un sommeil perpétuel afin de ne sentir les atteintes ni de la vieillesse ni de la mort, laisserait supposer que les amours de la déesse furent des plus platoniques.

Au demeurant, nous la voyons avec des passions calmes, une grande simplicité de manière et un immense besoin d'indépendance.

Son caractère habituelle, calme et plutôt joyeux, ne fait-elle pas participer ses nymphes à ses ébats,

ne s'empreint de rudesse et de sévérité que lorsqu'un intrus vient troubler sa quiétude ou lorsque quelques fautes contre l'obéissance ou ce qu'elle juge être le Devoir est commise par son entourage.

Elle a la colère prompte et perd, pour un instant, le contrôle complet de ses actions, aussi se porte-t-elle à des extrémités qu'elle regrette par la suite.

Elle semble, en général, assez avare de son affection, mais elle demeure constante lorsqu'elle l'a accordée.

Enfin, pour terminer, disons que dans son culte qui fut des plus prospère, notamment à Ephèse, on sacrifiait des bœufs, des béliers, des cerfs blancs et parfois des jeunes gens. La biche et le sanglier lui étaient consacrés.

Et, pour ne rien omettre, signalons que, dans ses hymnes, Orphée l'a dit Hermaphrodite.

Si, maintenant, nous nous reportons au signe du Sagittaire, nous voyons que, contenant le Soleil au temps de la naissance, il donne :

De l'ingéniosité, de la probité, un esprit vif, assimilateur, propre à plusieurs choses, entendu, équitable, mais subissant souvent des anxiétés soudaines et sans motif connu.

Le caractère est habituellement doux et pacifique, mais il se revêt d'une certaine rudesse lorsqu'il est agacé ou lorsqu'il se trouve en face de personnes nuisibles, il est alors sujet à des colères promptes et violentes qui risquent d'entraîner la personne à des actes qu'elle regretterait

ensuite. (Diane se repentant de la mort d'Orion.)

L'un des points qui ont le don spécial de la sortir d'elle-même, est la vue de l'injustice qui règne dans le monde et surtout la vue du peu de cas que font habituellement les hommes du Devoir comme de la Parole donnée. Cette loi du devoir prend, à ses yeux, une importance énorme, et elle essuie souvent dans la vie maints déboires de ce faits. Mais, par contre, on peut toujours compter sur ses promesses, et il est rare qu'elle trahisse la confiance que l'on a mis en elle (Diane n'admettant pas que ses nymphes puissent oublier leurs vœux de chasteté et elle-même s'y conformant, malgré ses sentiments affectueux, pour Orion et pour Eudymion.

La caractéristique la plus spéciale donnée par ce Signe à ceux qu'il influence, est un fougueux besoin d'indépendance ; aussi, bien qu'ils sachent se plier d'eux-mêmes aux règles de la justice et du devoir, ils acceptent difficilement d'être commandés par les autres, par contre, ils ont en eux un pouvoir inné de commandement ; c'est pourquoi ils font le parfait directeur dans quelque branche que ce soit.

On trouve également chez eux un mélange de qualités masculines et féminines (Diane dite, par Orphée, Hermaphrodite), ce qui les rend très difficiles à connaître. Enfin, tout comme Diane chasseresse, ils aiment le sport et la marche en particulier, et dans leurs moments de dépression physique ou moral, une longue promenade est

souvent le meilleur remède qu'ils puissent s'imposer.

Ce signe donne, en général, peu de biens dans la jeunesse, par suite d'un changement ou d'un renversement de position des parents (Latone pourchassé par Typhon).

La fortune est acquise par le mérite personnel d'abord, puis par quelques successions, legs ou dons (Jupiter donnant à Diane ses armes et la royauté sur les bois).

Il apporte toujours quelques secrets de famille et une brouille probable avec des parents à un degré quelconque. Il donne peu ou pas d'enfants et, s'il y en a, peu de satisfaction par l'aîné ; il y a d'ailleurs presque toujours désaccord entre la personne et ses enfants, desquels elle pourrait être séparées.

Ce signe donne habituellement ou deux mariages, ou deux unions, ou enfin, deux amours (Diane aimant successivement Orion et Eudymion). L'une de ses affections est souvent nuisible à la position.

Beaucoup de voyages, de déplacements fréquents nécessités par la position, mais ces voyages plutôt sur terre que sur mer. Quelques amis et protecteurs hauts placés, ainsi que quelques ennemis cherchant à nuire par des calomnies soit aux emplois, soit aux relations de cœur.

C'est sur ces indications succinctes que nous terminerons aujourd'hui l'histoire de ce Signe.

G. TAMOS.

LE MAITRE PHILIPPE [1]

CHAPITRE PREMIER

Enfance et débuts de Maître Philippe

(Suite)

Entre temps, M. Philippe avait résolu d'étudier la médecine. Il prit à cet effet quatre inscriptions d'officiat de santé à la Faculté de Médecine de Lyon. Il fréquenta divers services de l'Hôtel-Dieu, et particulièrement la clinique du Professeur Benedict Teissier, suivant assidûment les leçons, apprenant surtout à parler aux malades. Un jour, on apprit à l'Hôtel-Dieu qu'il était guérisseur et qu'il n'attendait pas de posséder son diplôme de docteur en médecine pour soigner les malades. Sur l'intervention du Dr Albert, alors interne, il fut écarté du service du professeur Teissier et se vit refuser par la Faculté de Médecine sa cinquième inscription, parce qu'il pratiquait « la médecine occulte, en véritable charlatan ».

En 1881, il adjoignit à son cabinet de consultation un laboratoire de chimie, science à laquelle il s'intéressait particulièrement. On doit à ses recherches certaines spécialités d'hygiène telles que la *Philippine*, eau de quinine concentrée, régénératrice de la chevelure, et la poudre dentifrice Rubathier.

(1) Voir pages 34 et suiv.

Après avoir habité pendant quelque temps rue d'Algérie, il vint, en 1885, se fixer au numéro 35 de la rue Tête-d'Or, dans un petit hôtel particulier, maison mystérieuse ou tant de gens devaient venir bercer leurs espoirs.

*
* *

C'est dans cet hôtel de la rue Tête-d'Or, petite maison à un étage, séparée de la rue par un jardinet et un mur élevé, que la maître Philippe donna ses consultations les plus retentissantes. Les malades affluaient ; son cabinet ne désemplissait pas.

Il eut bientôt maille à partir avec la justice lyonnaise.

Les médecins, jaloux de ce « charlatan » qui leur enlevait leur clientèle, le firent traduire plusieurs fois devant le tribunal correctionnel pour exercice illégal de la médecine.

L'année 1887 est celle de sa première condamnation. Il fut condamné, le 3 novembre, à une amende de 15 francs : « *attendu,* dit le Tribunal, *que les faits constituent le délit prévu et puni par l'article* 35 *de la loi du* 19 *ventôse, an XI* ».

En 1890, il fut de nouveau poursuivi et condamné à quarante six amendes de 16 francs ; puis en 1892, il fut traduit deux fois devant le Tribunal correctionnel, acquitté la première fois, et condamné la deuxième fois à vingt-neuf amendes de 15 francs.

Ses défenseurs habituels étaient Me Clozel,

avocat à la Cour d'Appel, et Me Fleury-Ravarin, ancien député.

A la longue, les médecins se lassèrent de poursuivre cet « empirique », à qui les condamnations pour exercice illégal de la médecine ne faisaient que de la réclame et ne servaient qu'à accroître la clientèle. Plusieurs même finirent par lui envoyer des clients dont le cas était embarrassant.

C'est vers cette époque qu'il entra en rapport avec les occultistes et notamment Papus, qui allait devenir un de ses plus fervents disciples.

C'est également à cette époque qu'il eut, par des voies mystérieuses, la révélation de ses origines, révelation dont Papus a parlé en termes voilés dans sa revue l'*Initiation* de mars 1896, en un article intitulé : l'*Incarnation de l'élu*.

Je fus présenté au maître Philippe, au cours d'une de ses séances de la rue Tête-d'Or, par son gendre, le Dr L... Il voulut bien m'accepter au nombre de ses élèves.

Au premier abord, rien dans le Maître ne frappait. Petit, carré d'épaules, de corpulence assez forte et légèrement bedonnant, d'aspect jovial, on l'eut volontiers pris pour un petit rentier débonnaire. Des cheveux bruns, abondants, partagés au milieu, bordaient un front haut et découvert. Un pli assez marqué séparait ses yeux qui, par contraste, étaient bleus, sous des paupières tombantes, indice de prédisposition à la clairvoyance. Il portait une forte moustache, à moitié

tombante. Un cou ramassé supportait cet ensemble physionomique.

Il avait gardé de son origine paysanne une allure bonhomme et des goûts simples.

Telle était l'impression qu'il produisait à première vue.

C'est seulement après un entretien que l'étonnante douceur de son regard, jointe à sa pénétration peu commune, que le son de sa voix, la mesure de ses propos, son sourire, possédaient. Il était au suprême degré un persuasif, servi par de merveilleuses qualités psychiques.

Avec son charme et le torrent d'effluves magnétiques qu'il projetait hors de lui, il pouvait tenter sur des sujets accessibles tous les redressements de volonté, imposer les plus sévères disciplines, morigéner ou absoudre avec une autorité que nul autre homme n'aurait été à même d'acquérir. Il était de la race des Cagliostro et des Vintras, de ceux qui engendrent la foi, la foi qui soulève les montagnes !

J. BRICAUD.

(A suivre.)

Pensée

—

Le repos glorieux est celui du chamois haletant sur son lit de granit, et non celui du bœuf à l'étable, ruminant son fourrage.

RUSKIN.

Répertoire ésotérique ou chrestomathie des Sciences occultes

En établissant cette nouvelle rubrique, qui paraîtra chaque mois si nos lecteurs et abonnés s'y intéressent et veulent bien y collaborer, nous n'avons pas pour unique objet de faire appel au savoir et à l'érudition de nos amis, et de réaliser de la sorte un spicilège purement spéculatif et curieux.

Pic de la Mirandole, qui savait toutes choses et même davantage, savait moins, toutefois, que tout le monde, encore qu'il prétendît justifier seul sa devise.

Nous désirons que ces pages du *Voile d'Isis*, non seulement, et en quelque sorte, soient par le secours qu'elles apporteront aux ouvriers de l'intelligence adonnés aux sciences occultes, maîtres ou disciples, le complément des meilleurs lexiques spécialisés et des encyclopédies les plus nourries, mais encore leur épargnent du temps, les recherches longues et infructueuses et surtout les renseignements qui ne sont pas toujours *renseignés*.

D'avance, nous remercions, et ceux qui jugeront utile de poser ici des questions, et ceux qui prendront soin d'y répondre. Questions et réponses pourront être signées d'un pseudonyme pourvu que nous connaissions le nom réel de notre collaborateur.

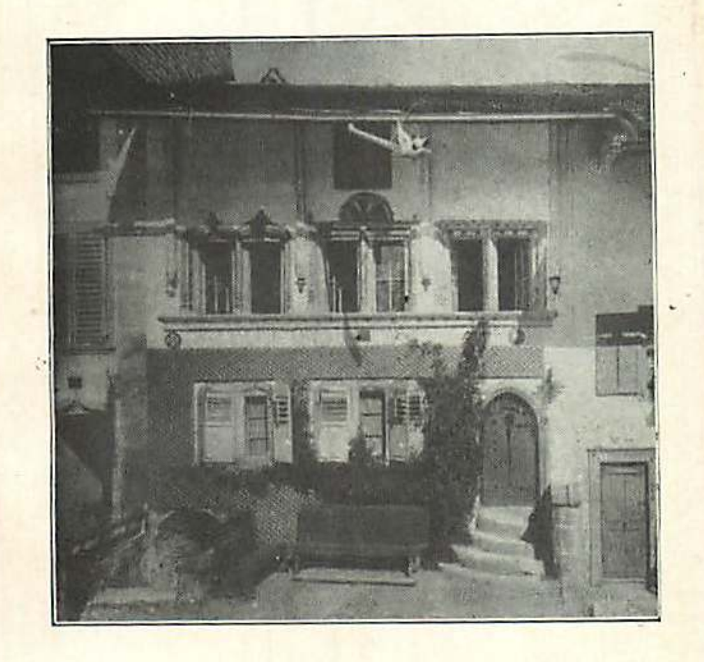
P.-R. — P. C.

Questions

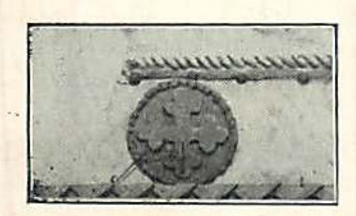
I. — Les deux signes reproduits ci-contre se trouvent sur la façade d'une vieille maison de Gruyères (village suisse du canton de Fribourg) portant la date de 1537 connue sous le nom de « La Chalamala ». C'était le nom d'un mime des comtes de Gruyères, lequel vivait au XIVe siècle. On possède son testament, daté de 1349.

Rien ne prouve d'une manière certaine que cette maison ait été la sienne. En tout cas, la façade de style Renaissance lui est de beaucoup postérieure.

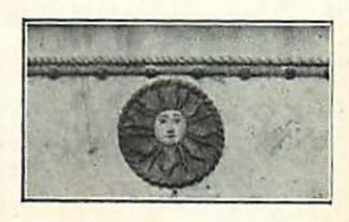
Comme l'indique la photographie de la façade reproduite ci-contre, ces signes sont pla-



LA CHALAMALA



LA CROIX



LE SOLEIL

cés immédiatement sous le cordon du 1er étage : le *Soleil* dans l'axe de la première fenêtre, la *Croix* à l'autre extrémité du cordon, en dehors de la deuxième fenêtre.

Au-dessus de la double fenêtre centrale du 1er étage se trouve une coquille à sept lobes alternativement bleus et gris.

Des photographies datant de 20 à 25 ans portent déjà ces mêmes signes, et ils sont probablement beaucoup plus anciens, car la matière dont ils sont faits, en stuc très dur, est pareille à celle du cordon et des autres moulures.

Les deux figures sont en relief sur fond bleu. Etant donné le style de la façade, ces signes — à l'exception de la coquille, ornement que l'on rencontre fréquemment dans le style Renaissance — ne répondent à rien, au point de vue architectural et on ne les retrouve sur aucune autre maison de pays. Quelques vieux meubles d'origine locale portent parfois un *Soleil* — sans figure — ou le monogramme du Christ J.H.S.

Les recherches que nous avons faites à différentes époques pour trouver une explication satisfaisante de ces signes n'ayant rien donné, nous avons pensé à les soumettre aux lecteurs du *Voile d'Isis*, car nous voyons, à tort ou à raison, dans les diverses données inscrites sur cette façade une intention symbolique intéressante, et nous serions curieux de connaître l'opinion de personnes compétentes.

E. D.

II. — Je désirerais savoir quelles sont, dans la destruction de la Ville d'Is, en Bretagne, la part de la légende et la part de l'histoire ? l'origine de la légende ? l'origine du nom d'Is ?

Quelles étaient les rapports moraux, commerciaux ou intellectuels de cette ville avec la colonie égyptienne détruite lors de la disparition de l'Atlantide ?

PIERRE LERAT.

III. — Dans les figurines adoptées en alchimie pour désigner les métaux et en astrologie pour les planètes, ne faut-il voir qu'un graphisme de convention ? En dehors de la signification ésotérique, que je ne demande pas, quelqu'un pourrait-il me donner une explication ou me désigner un ouvrage où je trouverais la réponse ?

SUPERNOS.

LES PREMIÈRES NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE

ou l'Admirable Histoire, intitulée :

LA VIERGE VÉNITIENNE ;

Histoire aussi stupéfiante que nécessaire à lire, et à comprendre, pour quiconque ;

En partie vue, en partie démontrée et très fidèlement rapportée, par

GUILLAUME POSTEL

Premier né de la restitution et père Spirituel de cette Vierge.

(suite) (1)

XIV. — DES PROPHÉTIES DE LA VIERGE VÉNITIENNE.

L'ayant déjà nommée deux fois vierge Vénitienne, je n'en ai pas donné encore la raison.

Elle-même me disait que Dieu avait, miraculeusement, eu plus de soin de Venise qu'il n'en avait jamais eu pour aucun lieu sous le Ciel et même pour la Jérusalem terrestre, et que Dieu avait fait cela afin que, personne ne pensant à un tel événement, cette Vierge vînt ici dans Venise, étant extraite de la substance propre de Jésus-Christ, pour remettre de l'ordre dans les choses de l'Univers au moment où tout paraîtrait comme désespéré. Et c'est pourquoi, bien qu'elle ne voulût être dénommée d'aucun nom d'endroit, néanmoins, puisque c'est ici que Christ est descendu sur elle, je veux, pour nombre de raisons, la dénommer « Vénitienne », et qu'elle soit connue de tout le monde sous cette appellation.

La première et principale raison est que, quoique Dieu ne fasse pas plus de cas d'un État que d'un autre, non plus que d'un sang, d'une maison ou d'une

(1) Voir décembre 1924 pages 768 et suiv.

parenté, ou d'une peuple d'une nature, d'un Royaume, que de tout autre, cependant, il est nécessaire de garder la mémoire des bienfaits Divins par la commémoration des lieux et des personnes dans lesquels Dieu veut les faire apparaître. C'est donc une chose très rationnelle, puisque Christ dans la forme d'Adam se doit dire non seulement Juif très parfait, mais encore Jerosolymétain à cause de la grâce supérieure conférée au monde par sa mort, survenue dans Jérusalem, qu'elle également dans son avant-dernier avènement soit nommée « Vénitienne », à cause des bienfaits de la Restitution de l'Univers conférés par Dieu en Vénétie, non par le Sang, la Chair ou la Parenté d'Abraham, ou d'un autre, mais par pure grâce et mérites supérieurs. Puisque Lui, ayant conféré le Suprême degré de ses mérites, Puissance, Sagesse et Clémence, à cette sienne Épouse, mérites qu'Il a voulu couronner, comme elle le disait elle-même très humblement et très véridiquement « DANS LA MISÉRICORDE et LA TRÈS GRANDE COMMISÉRATION », tout comme Il l'a fait pour tous ses fils premièrement damnés d'abord que nés, il est de nécessité que les hommes, dans le monde entier, sachent que cette Mère Stérile du Monde est faite dans Venise et que, pour ce motif, elle soit dite « Vénitienne ».

Voici maintenant sa première Prophétie.

Que, bien qu'elle fût femme et qu'elle eût montré qu'elle l'était, et qu'à cause de cela ce monde eût jugé qu'elle n'avait pas de rang à occuper dans aucune Magistrature, cependant ELLE EST LE SAINT PONTIFICAT QUI A A RÉFORMER L'ÉGLISE, et elle fera en sorte, par sa partie ou substance PRINCIPALE, que ce soit à Venise que soit donné le principe d'une si grande entreprise. Elle disait que cette partie principale était la substance du Christ et de Son Premier-né, par les oblations volontaires de qui sera implanté, sous le Sénat de la seconde Jérusalem ou de Venise, l'Ordre du Réformateur du Monde.

La seconde Prophétie.

Que le Prince, ministre de ce sien Pontificat, serait le Prince le Plus Chrétien ; mais de quelle nation ou de quel peuple serait-il, elle ne voulut rien en dire, excepté seulement qu'il sera de fait et non pas seule-

ment en parole Le-Plus-Chrétien, et le peuple qui sera digne d'un nom aussi grand, (à cause que Dieu veut LA BONNE VIE, ainsi qu'elle avait toujours coutume de le dire, et des mérites ne consistent pas seulement à professer qu'on est homme de bien), sera celui qui aidera à accomplir la Divine vengeance sur les méchants rebelles à Dieu et à la raison.

La troisième Prophétie.

Que Ses Turcs seraient tous convertis rapidement, et qu'ils seraient les meilleurs Chrétiens du monde, mais que si les Chrétiens ne se convertissaient pas à la Bonne Vie, ils les châtieraient et disperseraient tout leur empire, avant qu'ils se fissent Chrétiens.

La quatrième Prophétie.

Que tous ceux qui auront la foi en Dieu, la charité envers le prochain et la BONNE VIE, seront secrètement bénis par Son Époux, qui leur donnera ses deux corps, l'un blanc dans le pain et l'autre rouge dans le vin ; lesquels sont transmutés, savoir, le pain dans la nature Masculine et blanche de Christ, comme est celle du cerveau et des nerfs; et le sang dans la nature Maternelle et Rouge du même Christ, comme est celle du cœur, du sang et de la partie rouge. Et de cette façon, à la fin, quand tous seront venus au Saint Baptême, ils se donneront la bénédiction.

La cinquième Prophétie.

Que viendrait le temps où, de la même façon que tous ont été détruits dans le passé par Satan, de même, non seulement ils seront Restitués, mais encore, croiront qu'ils le sont comme si les premiers parents n'avaient jamais péché. Et comme Dieu a donné la Rémission seconde à tous ceux qui sont damnés dès que nés, c'est-à-dire la Restitution, par la destruction de la tache originelle dans ce jour dont j'ai parlé plus haut, de ce jour ainsi que de la grâce accordée après le Déluge dans la conservation de l'espèce humaine, sera faite une Pâque, pour en conserver l'éternelle mémoire, aux environs du temps de la fête des Israélites appelée Hazareth, c'est-à-dire l'Universelle Récolte.

La sixième Prophétie.

Que, finalement la nature humaine sera conduite dans une telle perfection que, à part la Divinité du Christ, tous les hommes seront comme Il est lui-même, et possèderont avec une telle perfection les 3 racines de la vie, c'est-à-dire le foie, le cœur et le cerveau, qu'ils se verront aller quand ils voudront, dans celui des trois mondes qu'il leur plaira, par les arrhes et la substance achevée du Christ, laquelle ils auront reçue, sans semence mortelle, autant de la Paternité que de la Maternité en Christ ; et ainsi, ils vivront, non plus eux, mais en eux se verra un seul Christ, comme racine, fontaine et tronc de tous les degrés d'une même unité. Et ceci est de nécessité, afin qu'il soit vrai que le Christ a Restitué tout ce que Satan a détruit, principalement dans la Mère, encore plus que dans le Père. Et ainsi le monde demeurera orné de l'ultime Miséricorde par la loi de Nature, en vertu de laquelle tous, pour être fils de colère ont changé la Miséricorde en Jugement et Vengeance ; et ensuite celle-ci s'est enrichie des Bénédictions qui sont dans la Loi, des bénédictions d'Abraham et de l'illumination de la Formation et de la loi Évangéliques ; et dans le dernier temps de la bénédiction de la seconde et finale Miséricorde contenue dans la Restitution.

De sorte que, dans la fin, le dernier juge, dans un dernier jugement, séparera les Vierges folles des Sages, les boucs des brebis et les Hypocrites des vrais Dévôts, l'ivraie du vrai grain.

La septième Prophétie.

Que de toute manière Thamar, ou soit la Palma, devait être mariée. Elle disait pour éclaircir cette Prophétie, que le Seigneur des Seigneurs a ordonnancé Son monde de telle manière qu'il est fait tout entier suivant la nature de la Palma. Et cela suivant les conditions suivantes.

Le Seigneur possède ici, dans ce monde bas et inférieur, une substance parfaite, immortelle et incorruptible comme le corps de l'or, ou des joyaux ou pierres précieuses, substance qui est le suprême degré de la matière Élémentale, et que le Seigneur a non seulement faite, et reconnaît pour sa très digne

et première création, mais qu'il a faite tellement SIENNE et PROPRE, qu'il veut qu'elle soit CONNUE et CRUE et AFFIRMÉE, comme étant la SIENNE PROPRE. Et comme dans toute cette nature composite ou Élémentaire, la VIE est plus noble que l'ÊTRE pur et simple, et que parmi les choses Élémentaires il n'y a aucune chose vivante qui dure davantage que la PALMA tout en produisant les fruits les plus parfaits comme douceur et valeur nutritive, le Seigneur a voulu être reconnu ici-bas dans la substance de cette Palma, non seulement comme le suprême de la douceur et de la nutrition, du tempérament et de la durée, mais encore pour la raison de l'Amour parfait. Car rien ne peut mieux démontrer la disposition du monde Supérieur vis-à-vis de l'Inférieur que la nature du Palmier, lequel est conditionné de telle manière qu'il est impossible qu'il soit ou qu'il dure en quelque lieu que ce soit si l'on n'y retrouve le mâle aussi bien que la femelle.

Car ce que nous voyons ainsi apparaître et se démontrer, la règle des anciens fait voir comme très vraie et d'accord avec la règle Sacrée et Divine, ce que Salomon a écrit au septième de l'Ecclésiaste, DIEU A FAIT L'UN A L'ENCONTRE DE L'AUTRE. Car on peut regarder ce Sage comme donnant la règle de la vicissitude, et comme voulant signifier que Dieu a tempéré les choses en cette vie de telle sorte qu'il faut qu'après le mal vienne le bien, et après le bien le mal, après le travail le repos, après le repos le travail, après le mérite la Couronne et le repos, et après le mauvais usage de la Couronne, (comme cela se voit chez les Tyriens et les mauvais Princes), le travail.

Les Sages Interprètes ont étendu ces principes, non seulement à toutes les vicissitudes et à tous les changements, mais encore à la présente disposition de toutes les choses sensibles. De sorte que Platon écrit plus clairement après Pythagore premier auditeur des Prophètes, que les Idées sont dans le Ciel Supérieur avant que les choses ordonnancées soient ici-bas. Par quoi ils veulent que Dieu ait ordonnancé non seulement les Idées ou formes et imaginations des corps, mais que les mariages eux-mêmes soient prédestinés, et que Bethsabé, mère de Salomon ne fut pas destinée à Uri, mais à David. Mais le vrai sens de ces principes est, suivant Aristote et Gallien,

que la Divine providence a pré-ordonnancé, suivant la noblesse ou l'abaissement des corps inférieurs et des âmes, certains degrés des corps célestes et éthérés, et que, parmi ces degrés, les supérieurs sont comme Mâles et les Élémentaires sont comme Femelles.

Et c'est là la raison de la Prophétie de la substance de la Palma. C'est par son moyen, à cause de l'obscurité résultant du langage, qu'Elle exposait le mode de l'union Matérielle de son Époux avec son corps ; de sorte que, quand même son corps Élémentaire visible et sensible dût, par la mort, être séparé des deux autres, c'est-à-dire le Céleste et l'Ethéré, néanmoins une partie, Immortelle et VICTORIEUSE de la mort, et jouissant d'une vie très prolongée comme la Palma, demeurerait toujours avec les deux autres corps ; jusqu'à ce que le Céleste avec la semence de cette partie inférieure, les deux représentant la Palma, pût s'affirmer en croissant et en multipliant, de la même manière qu'il est fait parfaitement dans le Ciel, afin que d'un seul soient extraits et envoyés ici-bas tous les corps nouveaux avec les âmes nouvelles jusqu'à ce que soit atteint le nombre de ceux que Satan a détruits sur terre.

Il est de toute façon nécessaire que, de même que Satan a détruit en nous le corps très parfait, ne pouvant détruire l'âme ni la partie destinée à la forme, de même soit reportée ici-bas la semence Élémentaire de la substance de la Palma, laquelle est et Immortelle et inapte à être veuve, c'est-à-dire qu'il lui est impossible de rester sans Époux, et de rester sans fructifier faute de son Époux, qui a en lui les trois premiers degrés des trois parties du monde, et par là les trois parties du corps formel supérieur. Donc il faut qu'elle aussi ait ces trois mêmes degrés dans la nature de son corps Matériel. Et cette nécessité a pour cause que Satan a détruit les corps supérieurs en laissant en vie ce corps mortel pendant 900 années et plus. Ainsi donc, de même que pour la destruction des deux autres, l'un Paternel, l'autre Maternel, Satan s'est détaché du Ciel et s'est attaché à la terre, de même il est de nécessité que, de ces Éléments corruptibles se tire un corps solide et parfait, soulevé dans le Ciel, pour la partie gâtée dans le Père, et un second solide comme le premier, mais invisible, qui est tiré de la substance de la Palma Maternelle, dans laquelle Christ, dont le siège et

la résidence sont au Ciel, S'ÉLEVE, et dont Il veut être plus glorifié qu'Il ne l'est en Lui-même, à cause que Satan a été plus superbe et plus puissant à l'égard de cette même Palma et de cette ultime partie d'Adam ,qu'il ne l'a été à l'égard d'Adam même.

Et telle est la raison du Mariage de Thamar, dont le but est qu'un seul individu ou une seule espèce humaine étant replantée dans le Ciel avec la substance Élémentaire Paternelle et Maternelle, convertie à l'immortalité par les nouveaux premiers Parents, une telle substance, par le mode de la semence, soit renvoyée ici-bas et engendre des fils immortels au lieu de ceux que Satan a détruits.

C'est une chose certaine que les Formes, ou les Animes et Animas n'ont pas, d'elles-mêmes un lieu ni une quantité, et que cependant il est nécessaire qu'elles aient en elles-mêmes un certain lien, quand elles sont hors du corps mortel, afin que non seulement elles demeurent dans leurs chefs, dans lesquels jusqu'ici elles se résolvaient, demeuraient et se retrouvaient, (C'est là une question d'Intellect Général assez bien établie et démontrée dans Aben Rousd, lui-même l'ayant connue (1) en la désignant comme le Christ dans lequel nous avons dormi avant la première Résurrection), et où personnellement chacune se tient et vit par elle-même après la mort. Il est donc nécessaire que la semence Céleste qui procède des nouveaux premiers-Parents Célestes s'unisse ici-bas avec nos Animes et Animas afin qu'elles soient localisées et peu à peu puissent croître et exister par elles-mêmes et montrer, en fait, comment Christ par Son Saint et Sacré mariage, Se tient et S'est toujours tenu uni avec la Thamar, ou avec la Palma et la très excellente Matière Elémentaire, Son épouse, afin que Sa semence apparaisse vivante dans tous Ses fils, de même que Adam l'ancien avec sa compagne, ayant détruit en lui l'universelle Semence, l'a montrée jusqu'ici, morte, dans tous les siens.

Ainsi, pour l'Ascension à donner aux fruits de cette Palma, Notre Seul Médiateur unit avec Soi Sa première partie, et la plus choisie, sans laquelle il n'est pas bon qu'Adam nouveau, quand même il soit parfait et placé dans le Paradis et établi Seigneur de l'Univers, SOIT SEUL ; parce que, faute de cela, Il

(1) Cette substance.

ne pourrait engendrer, ni faire que ses membres et ses fils soient UN comme Lui, Adam Nouveau, est UN avec la Sagesse Divine et Éternelle.

Et c'est pourquoi être Un ce n'est pas seulement être Un dans cette vie, par Concorde politique, mais en plus, être Un par la vie Eternelle où il n'y aura pas de discorde, mais où la prière du Père Universel et Général du Monde, tendra à trois effets. En premier lieu, que tous ceux qui ont été détruits par Satan soient Restitués et Replantés, et dans la Nature Paternelle et dans la Nature Maternelle de leurs nouveaux et Célestes parents ; et ce sont là les deux premiers modes ou effets ; le troisième est le principal ; c'est qu'ils soient Restitués et Replantés ici-bas, de telle sorte, pour accomplir ou faire ces œuvres bonnes auxquelles ils étaient prédestinés, que non seulement pour l'accomplissement de ces œuvres, étant faits UN, ils passent cette vie fatigante et méritoire, mais qu'ils durent avec ces corps pour toujours éternellement. Et c'est là la cause finale du mariage avec la Palma, qui est que les fruits qu'a pris son Époux, soient ses fils qui, détruits par Satan, ne pourraient par eux-mêmes être Un, comme le Père et la Mère, sont Un, dans une seule chair et dans une nature consubstantielle, si premièrement ils n'étaient nés ou n'étaient Régénérés et Reconnus tels, autant de la Mère comme du Père.

De même que le Roi des Juifs est Un avec le Père Éternel, de même Adam fut Un avec Eve, et de la même manière il faut que soit Adam second et nouveau avec Eve nouvelle, personnelle, extraite de sa partie gauche du monde.

Tout ceci est bien accompli de façon très certaine, mais il est nécessaire qu'en le CONNAISSANT, le CROYANT et le PRECHANT, cela soit consommé comme la VÉRITÉ dans toutes les intelligences du monde, afin que la louange en soit reportée à Dieu éternellement.

Trad. de H. MORARD.

(à suivre)

LETTRES D'ELIPHAS LEVI

AU

BARON SPEDALIERI [1]

(2e VOLUME)

F.·.etA.·.,

Le nombre neuf représente, comme je vous l'ai déjà dit, le dogme théologique de la circumincession des personnes divines.

Ce dogme explique la Trinité d'une manière complètement kabbalistique. Car si les trois personnes sont dans chaque personne, les hypostases sont indivisibles l'une de l'autre et les personnes, quoique distinctes, sont inséparables, ainsi le seul Dieu reste unique en trois conceptions personnelles. Si l'on n'affirmait en lui qu'un personne, le mot personne serait idolâtrique, car il représenterait forcément une idée individuelle et *nombrable*, si je puis m'exprimer ainsi. Mais le Dieu unique, qui ne saurait être impersonnel dans notre conception sans devenir une abstraction, une chose, un rêve, une idée sans forme, est tripersonnel, c'est-à-dire omnipersonnel, puisque la conception du ternaire contient toute idée de vie et de personnalité. Il est un, il est trois et

(1) Voir pages 110 et suiv.

trois fois trois, parce que chaque unité du ternaire est inséparable des autres.

Il n'y a cependant pas trois pères, trois fils et trois saints-esprits, mais il y a le père dans le fils, le fils dans le père et le saint-esprit dans les deux, et c'est toujours le même père, le même fils et le même saint-esprit, mais sous trois notions distinctes et diverses de personnalité. Ainsi il y a père, fils et saint-esprit ou Kether, Chocmah et Binah en Aziluth ; père, fils et saint-esprit en Jésirah ou Gédulah, Géburah et Tipheret ; père, fils et saint-esprit en Briah ou Netsah, Hod et Jésod. Car Tiphereth est le Schechinah de Kether et Jésod, la lumière visible de Schechinah. 1 en 3, 3 en 9 et 9 en 1.

LVIII

25 Janvier

F.·. et A.·.,

Le nombre neuf représente les trois grands mystères du Christianisme qui s'expliquent tous trois par le ternaire.

1	2	3
LA TRINITÉ	L'INCARNATION	LA RÉDEMPTION
1. père	1. Dieu	1. L'offensé
2. fils	2. L'homme	2. L'offenseur
3. s^t-esprit	3. L'homme-Dieu	3. La victime

Or dans la victime se trouvent l'offenseur et

l'offensé. Dans l'homme-Dieu se trouvent Dieu et l'homme. Dans le saint-esprit se trouvent le père et le fils. Ce qu'on peut affirmer également et vice-versa des trois autres termes de ces trois ternaires. Aussi la Trinité est-elle le mystère du père ; l'incarnation, le mystère du fils, et la Rédemption, le mystère du saint-esprit. Ainsi les neuf sont en trois et les trois fois trois donnent trois fois neuf ou vingt-sept, dont les deux chiffres additionnés donnent encore neuf. Telles sont les profondeurs ineffables du novenaire.

Aussi ce nombre résume-t-il et figure-t-il toute la sagesse représentée dans le Tarot par un vieillard ayant au front le signe sacré de Jod dans un double cercle, à la main une lanterne, c'est-à-dire une lumière préservée, une lumière occulte, et dans l'autre main un bâton sur lequel il s'appuie et avec lequel il sonde le terrain devant lui ; il est enveloppé d'un manteau de la tête aux pieds, symbole de discrétion et de prudence. Comparez cette image à celle du fou et remarquez tous les contrastes : le fou a des vêtements et laisse voir sa nudité ; il a deux bâtons, dont l'un le surcharge et dont l'autre l'embarrasse, etc.

Eliphas Lévi.

L'ÉTRANGE HISTOIRE [1]

(DEUXIÈME PARTIE)

CHAPITRE XXVII

Nous avons échangé nos vœux, Liliane et moi, et la cérémonie achevée, nous retournons parmi ces côteaux où mes ancêtres aussi avaient aimé, où les cloches qui sonnent ma joie aujourd'hui, avaient annoncé ma naissance autrefois. Liliane dans sa chambre, prépare son voyage de noces ; la voiture attend à la porte. Je suis sa mère à travers les allées de la pelouse, je cherche à la distraire, à la consoler.

C'est sans peine, car Mrs. Ashleigh possède un heureux caractère. Elle souriait déjà à travers ses larmes prête à aller rejoindre sa fille, quand un serviteur me remit quelques lettres que venait d'apporter le facteur. Il n'y avait rien pour Mrs. Ashleigh, sinon un pli pour Liliane, qu'il lui avait déjà remis.

Je lisais mes lettres tout en accompagnant Mrs. Ashleigh, quand soudain un cri d'agonie, un cri comme celui d'un cœur qui se brise, perça nos oreilles. Cieux ! n'était-ce pas la voix de Liliane ? Mon doute, exprimé à haute voix, affola Mrs. Ashleigh qui avait déjà atteint la porte. Elle se préci-

(1) Voir pages 113 et suiv.

pita, disparut, me cria de la suivre, mais je la dépassai déjà et arrivai avant elle dans la chambre de Liliane.

Ma femme était prostrée sur le plancher, comme évanouie et d'une pâleur telle que je doutai d'abord qu'elle fût encore vivante. Elle tenait encore dans sa main convulsée la lettre qu'elle venait de recevoir.

Longtemps s'écoula avant que ses joues se recolorèrent et qu'elle pût desceller ses lèvres inertes. La vie revenait, mais elle restait insensible. Des heures passèrent et ce furent des convulsions d'une violence telle que je redoutai à tout moment la mort. Il leur succéda une stupeur, un sommeil léthargique et fiévreux. Cette nuit, ma nuit de noces, je la passai comme dans une chambre où j'eusse été appelé pour essayer de reprendre une vie jeune à la tombe. La vie bien lentement reprenait le dessus. Hélas ! La vie revint sans ramener l'esprit. Liliane ne reconnaissait ni moi ni sa mère ; elle était si faible qu'elle pouvait à peine parler et les paroles qu'elle murmurait, n'avaient aucun sens.

Je dépasse rapidement ces événements où mon expérience et mon habileté furent impuissantes. Des jours suivirent, des jours... aucun de leurs rayons ne venait illuminer son cerveau obscurci. Nous la ramenâmes par petites étapes jusqu'à Londres. Je pensais que je souffrais trop pour être clairvoyant et que la haute expérience de confrères plus spécialisés dans le traitement de

telles maladies pourrait encore sauver ma Liliane. Mais, hélas ! tout fut vain ! vain !

CHAPITRE XXVIII

Cette fois je ne pouvais attribuer mes malheurs à l'influence d'aucun fantôme. Mais le choc eût été moins dur pour un cœur moins délicat et moins susceptible que celui de ma Liliane.

La lettre que j'avais trouvée dans sa main crispée n'était pas signé, mais elle était datée de L... et portait le timbre de cette ville. Une femme seule pouvait y avoir condensé autant de méchanceté et de malice, en des termes aussi acérés et aussi venimeux. Liliane apprenait ainsi tout ce que nous avions pris tant de soins à lui cacher : sa fuite et le scandale qui en était résulté. Mon infatuation aveugle était traitée avec une pitié méprisante : comment Liliane osait-elle marquer le nom que je lui offrais d'une tache indélébile ? Tout au moins ne devait-elle pas revenir à L..., si elle ne voulait pas s'exposer à un jugement qui l'excluerait de la Société ? Pauvre fleur blanche d'une couronne de fiancée ! Du cœur le venin s'était répandu dans l'esprit et l'esprit s'était enfui, incapable de supporter le poids d'une pensée qui le frappait mortellement dans tout ce que son innocence pouvait seule concevoir.

Je ne m'arrêtai point à rechercher l'auteur de ce vil et méprisable outrage. Bien que contrefaite, l'écriture était celle d'une femme, ce qui me pri-

vait de la vaine consolation d'une vengeance. Mrs. Poyntz, impitoyable quand on forçait son hostilité, n'était cependant pas dépourvue de cette grandeur naturelle, inconciable avec la plus lâche de toutes les armes que l'envie et la haine peuvent procurer aux infâmes ; elle avait une trop haute estime d'elle-même et un trop décoratif sentiment de la moralité qu'elle imposait au monde qu'elle personnifiait pour se dégrader par un tel acte. Mais qui donc soupçonner alors ? Et quelle autre femme à L... méritait la condescendance d'un soupçon ?

C'est en vain que je consultai les plus notoires de mes confrères. Finalement, las d'expériences qui n'aboutissaient pas, je revins me fixer à L... Mais ma maison m'était insupportable. Je ne la conservai que pour les commodités de ma clientèle et louai pour y habiter, une chalet distant de deux milles de L... qui occupait le centre d'un jardin fermé de hauts murs.

La mère de Liliane partageait avec moi ma triste solitude. Elle aussi détestait maintenant l'Abbaye placée au centre de cette coterie babillarde et associée à trop de pensées d'angoisse et de terreur.

J'étais parcouru d'un frisson fiévreux, rien qu'à l'idée de pénétrer dans ces jardins, sur l'ancienne pelouse féérique qui entourait le Puits du Moine, revoir le mausolée à l'ombre du cèdre sous lequel Liliane m'avait abandonné sa main. Maintenant que la présence angélique de Liliane ne reflétait plus de lumière, de ce lieu fatal il ne

subsistait en moi que le souvenir du mort qui m'avait maudit et dont la malédiction semblait en train de s'accomplir.

D'ailleurs, dès que Mrs. Ashleigh m'eut fait connaître son désir de résilier ce bail, un nouveau locataire se présenta aussitôt.

Miss Brabazon, enrichie peu après notre départ pour Vindermere, par la prodigalité testamentaire de son oncle, Sir Phelim, se décidait à quitter la masure qu'elle occupait jusqu'alors pour se pavaner à l'Abbaye où elle espérait que d'afficher un luxe plein d'ostentation lui vaudrait de ravir à Mrs. Poyntz la souveraineté de la Colline. Rêve bien ambitieux et promptement déçu car elle fut atteinte presque aussitôt d'une grave maladie compliquée d'une infection de l'épine dorsale qui la rendit infirme. Bien des fois je l'aperçus sur la spacieuse plate-forme de la Colline se traîner lentement de chaise en chaise, le visage livide, enfouie dans ses fourrures de Sibérie, tandis qu'à ses côtés, marchait gravement le Dr Jones, plus maigre que jamais, plus taciturne et plus sombre, comme s'il eût conduit pas à pas jusqu'au tombeau, le dernier espoir de repos de sa propre vie.

C'était en ce mois sinistre de février que je revenais à L..., l'anniversaire du jour même où j'avais traversé pour la première fois le musée macabre du naturaliste qui m'appelait à son chevet d'agonisant.

E. BULWER-LYTTON.

(*A suivre.*) Trad. de J. THUILE.

PETITE CHRONIQUE DU MOIS

A propos de l'acte de décès de Joseph Balsamo et du défi qu'il porta au Dr Roggerson. Lettre du Dr Marc Haven.

Notre article sur Barlet et la publication de l'acte de décès de Joseph Balsamo avec en bas de page l'anecdote curieuse au sujet du défi porté au docteur anglais Roggerson, nous ont valu du Dr Marc Haven une demande de rectification. Nous y souscrivons très volontiers. Mais nous avons pensé, puisque nous en avions la bonne fortune, que la publication de la lettre suivie d'amicales explications vaudrait cent fois mieux pour la mise au point que la meilleure note rectificative forcément aride et succincte.

Et puis encore, pour une autre raison. La lettre exprime à l'égard de notre cher Barlet des sentiments si affectueux que nos lecteurs nous sauront gré d'ajouter ce nouvel et précieux hommage d'un très savant occultiste dont le talent et l'esprit sont appréciés par nous tous.

Antibes, 23 novembre 1924.

M. Paul CHACORNAC,
11, quai Saint-Michel, Paris.

CHER MONSIEUR,

Je viens de lire avec émotion le fort beau numéro du Voile d'Isis *consacré en grande partie à la mémoire de Barlet ; je regrette encore que ma santé, si éprouvée, m'ait empêché de collaborer plus efficacement à cette œuvre pieuse......*

L'article de M. Redonnel où, si vivement et affectueusement, il unit le nom de votre cher père à celui de Barlet et des amis qui fréquentaient alors votre magasin, cercle des occultistes sur la rive gauche, comme plus tard Chamuel, en son étroite boutique de la rue de Trévise réunit sur la rive droite les amateurs d'hermétisme, est vraiment fort touchant pour ceux qui composèrent ce petit cercle et qui tiennent, comme moi, au grand honneur de collaborer au tombeau que vous élevez à la mémoire de Barlet. Cet hommage, je le rends aussi à votre père, bien que M. Redonnel n'ait pas fait

figurer mon nom parmi les fidèles du quai Saint-Michel. Mais il parle sans doute d'un temps plus récent. Ma vieille amitié avec votre père remonte bien loin : à la publication des Théories et Symboles *de* **Poisson.**

Tous les quinze jours, fidèles adeptes d'une loge Misraïmite, nous venions le prendre, Haatan, Tabris, Sédir et moi pour gagner en devisant, la rue Rochechouart. Je n'ai pas l'avantage de connaître personnellement M. Redonnel. Voudrez-vous lui dire le plaisir que j'ai eu à lire spécialement ces souvenirs et quel écho sa voix a éveillé dans ma mémoire.

Et puis voulez-vous, car cela vous concerne aussi, vous éditeur et homme très érudit, lui dire que j'ai consacré pas mal de temps et d'efforts — (au moins trois ans de ma vie) à bâtir solidement une étude sur Cagliostro qui parut en 1904 *(je crois) sous la forme d'un gros volume in-8°. Je n'ai négligé aucun document ; j'en ai moi-même découvert quelques-uns ; et, je croyais qu'au moins la portion documentaire était quelque chose qui devait attirer l'attention des chercheurs et qui devait rester. J'ai publié texte et traduction pp.* 294-295 *l'acte de décès de Cagliostro, et précisé, pp.* 79-80, *les détails de l'anecdote que raconte M. Redonnel. Le médecin (anglais) à la cour de Russie dont il s'agit se nommait Roggerson.*

Et je vois que mon travail, un des ouvrages que j'ai le plus étudié, que je considère presque, à cause des conclusions et généralisations qui m'ont permis de faire le tour des sciences occultes et d'exprimer nos pensées les plus arrêtées, de faire une sorte de testament occulte, je vois que ce gros livre a passé inaperçu d'esprits aussi délicats, aussi avertis que le vôtre et celui de M. Redonnel.

J'en ai eu quelque tristesse. Je regrette de n'avoir pas sous la main un exemplaire disponible de mon « Cagliostro » *et l'adresse de M. Redonnel. Je le lui eusse envoyé. Après la constatation décevante du fait que mon travail a été ignoré, est perdu pour tant de gens, il serait assez futile de vous demander une insertion pour réclamer une priorité. Cependant à l'égard de ceux qui ont lu mon livre et qui pourraient croire que j'ai méconnu, oublié certains documents que M. Redonnel a su découvrir depuis moi, je crois qu'il est bon de prendre date.*

Et je vous prie donc de bien vouloir, très amicalement, demander à M. Redonnel de m'accorder à la pre-

mière occasion la rectification que je sollicite. Si cela lui fait parcourir mon « Maître inconnu » *je suis qonvaincu qu'il y trouvera des choses intéressantes et cu'il reconnaîtra aisément avec quel sérieux l'ouvrage a été méthodiquement construit, puisqu'il est du métier. Ou, si vous voulez, vous même, rédiger cette note rectificative, faites-le ; quoique ce me soit une occasion tout amicale d'entrer en relation avec M. Redonnel. Je trouverai encore, malgré la maladie, les quelques instants nécessaires à lui répondre, à l'occasion.*

En tout cas, dites-lui bien la douce émotion que j'ai eue à lire ses lignes ; ce cher Barlet, j'entends encore sa voix si paisible, si affectueuse.

A vous, très cordialement.

Dr Marc HAVEN.

Je frappe mon *mea culpa* sur ma poitrine, cher Docteur, tout en requérant votre indulgence pour ce qui n'est pas une omission ni un... oubli. Si l'on ôte de ma citation d'abord les noms des jolies femmes, c'est-à-dire tous, et ceux des hommes qui selon votre expression ne sont pas du métier, on ne trouvera que des noms d'occultistes défunts. Si j'avais cité les « vivants » votre nom, soyez en certain, eût été un des premiers que ma plume aurait écrit. Toutefois, je mérite le blâme, *in hoc me ipse castigo*, puisque venant de vous dire que je n'ai rappelé que les « morts », j'ai omis mes amis Albert Jounet, René Buchère, ce brave Julevno et aussi ce « tant venimeux » L.-G. Mostrailles, jumeau de Léo Trézenik, comme chacun sait. *Mea culpa* !



Pour ce qui est de l'acte de décès, lorsque Paul Chacornac eut reçu votre amicale lettre, il voulut bien me donner à consulter votre *Maître inconnu*. C'était un livre neuf et destiné à la vente. Je n'ai pu connaître tout ce que vous dites de Cagliostro. Je ne suis pas de ceux qui d'un doigt distrait entrouvrent un livre et d'un œil non moins distrait en parcourent les lignes, du moins celles des pages qui n'ont pas besoin d'être « déniaisées ». *Votre parole me suffisait* : si je lus les passages que vous signalez, c'est par curiosité, car tout ce qui a trait à Cagliostro m'intéresse et m'a toujours intéressé.

Le texte latin de l'acte de décès, que j'ai eu entre les mains est identique à celui que vous publiez, nos traductions diffèrent un peu, mais qu'importe ! encore que je crois mon texte plus près de la phrase latine. Et quant à l'anecdote, je l'ai entendu raconter au temps de mon adolescence, et ce n'est pas d'hier. Le nom du docteur anglais seul m'était inconnu.

Veuillez croire, mon cher Docteur, à ma fervente admiration.

PAUL-REDONNEL.

Pourquoi " le Dixmude " a-t-il été anéanti ?

Tout le monde a présent encore à l'esprit l'horrible catastrophe aérienne du Dixmude qui mit la France entière en deuil. Tout le monde a lu les circonstances dramatiques de cette horrible tragédie et tout le monde a été profondément ému et bouleversé à l'annonce de la disparition du vaillant équipage et de son héroïque commandant, mais bien peu de personnes ont réussi jusqu'ici à pénétrer le mystère ténébreux qui enveloppe cette angoissante catastrophe. Certes je ne me flatterai pas d'avoir été plus heureux et plus avisé que mes devanciers et surtout que les savants éminents composant la commission d'enquête, cependant il me semble qu'en qualité d'occultiste je peux tout de même, malgré tout, faire connaître ce dernier point de vue aux lecteurs de cette Revue sans courir d'autres risques que celui... du ridicule. Ceci dit en manière d'exorde, j'aborde immédiatement l'objet de ce discours.

Tout d'abord contrairement à ce qu'en vain peuple pense, je poserai en principe que le Hasard n'existe pas (1). En ce qui me concerne je le répète le Hasard est une divinité commode, complaisante qui sert tout simplement à voiler notre ignorance des causes premières et même secondes des phénomènes auxquels nous assistons et dont nous subissons les effets. Ce n'est donc pas par hasard comme on a coutume de le répéter qu'une tuile malencontreuse tombe

(1) V. ce que dit Ian Mongoï, du Hasard, chronique de décembre dernier.

inopinément sur notre tête. Ce n'est pas par hasard que la maladie s'abat subitement sur nous. Ce n'est pas par hasard que nos affaires prospèrent ou déclinent du jour au lendemain. Ce n'est pas par hasard que tel événement heureux ou malheureux se produit dans le monde. On peut affirmer que toujours avant de se produire un fait quelconque a été préparé par un ensemble de circonstances dont on oublie la plupart du temps de tenir compte. La catastrophe du *Dixmude* puisque c'est d'elle dont il est ici question, ne fait pas exception à la règle. Elle a été nettement préparée, elle a été résolument voulue par nos implicables ennemis. Comment cela ? Y aurait-il eu sabotage ? Ou bien s'agirait-il d'une manœuvre criminelle quelconque ? Pas le moins du monde. Pour nous, ce n'est pas sur le plan physique qu'il faut aller chercher la cause de ce désastre, mais bien sur le plan astral.

Rappelons-nous en effet l'explosion de haine et de colère qu'éclata en Allemagne lorsqu'à la suite du traité de Versailles, les Allemands furent condamnés à nous livrer un de leurs Zeppelins dernier modèle, dont ils achevaient la construction. Froissés dans leur amour-propre, profondément humiliés, maîtrisant à peine leur colère, ils durent momentanément accepter la loi, bien modeste pourtant, du vainqueur. Mais leur haine concentrée, déchaîna dans l'astral un formidable tourbillon qui tout naturellement s'objectiva sur le ballon en question. Ce dernier se trouva ainsi transformé en une gigantesque bouteille de Leyde, en un immense appareil condensateur qui se chargea non pas d'électricité mais bien d'une substance toxique, invisible, d'une radiation essentiellement vénimeuse et malfaisante qui tôt ou tard devait forcément influencer en mal l'infortuné ballon.

Cette conception pourra paraître un peu étrange au premier abord, pour ne pas dire plus, à ceux qui ignorent les données de l'occulte, mais qu'on songe un instant à la somme d'énergie, énergie formidable, représentée par les vibrations cérébro-animiques projetées dans l'astral par une nation de plusieurs millions d'habitants ; qu'on n'oublie pas que ces vibrations ont été décuplées, exaltées, amplifiées par un sentiment de haine et de colère, qui s'est manifesté non seulement par la pensée, mais encore par la parole et aussi par l'action ; qu'on ré-

fléchisse ensuite à la puissance de la pensée tout aussi réelle, que le bois ou le métal, comme le dit Prentice Mulford et l'on comprendra peut-être alors que le ballon ainsi chargé d'une pareille substance de haine et de colère ait pu à un moment donné devenir la proie des entités mauvaises de l'astral et des forces diaboliques de l'air. Du fait, que des radiations cérébrales sont invisibles à nos yeux de chair, ne nous hâtons pas surtout de contester leur existence et leur puissance. Nions-nous actuellement la réalité objective et les effets tout puissants des ondes hertziennes que nous ne voyons pourtant pas ? Ne savons-nous pas maintenant que grâce à elles on peut diriger un avion et aussi probablement un ballon dans l'espace(1). Pourquoi dès lors si on admet cette influence ne pas admettre également qu'on peut détruire ledit avion ou faire éclater le ballon en question en le dirigeant au travers des nuages chargés d'électricité comme on dirige un navire sur un écueil. Hypothèses direz-vous ! Chimères que tout cela ! Patience cher lecteur ! avant peu la science officielle enlisée momentanément dans un matérialisme étroit et borné sera obligée de s'occuper de cette catégorie de forces, de ces radiations auxquelles nous faisons allusion. Elle les rattachera probablement à une autre conception, elle les débaptisera, mais au fond le résultat sera le même. Elle aura doublé sans s'en douter et sans le vouloir le cap du mystère.

Maintenant que nous avons exposé notre manière de voir qui ne sera pour beaucoup qu'une hypothèse sans fondement, demandons-nous ce qu'on aurait pu faire pour éviter pareille catastrophe.

Il eût fallu d'abord ne pas donner au ballon en question le nom de *Dixmude*. Ce nom quelque glorieux qu'il puisse être dans nos annales militaires, n'en évoque pas moins un souvenir, et une idée, de destruction, de ruine et de deuil. Ceux qui se sont occupés de philosophie ésotérique et qui connaissent la toute-puissance du nom me comprendront certainement, aussi je n'insite pas. Donc mieux eût valu attribuer à l'aéronef, le nom d'un saint ou d'une Puissance céleste qui l'aurait pris dans sa protection immédiate et aurait contrebalancé ainsi la puissance hostile qui le menaçait. On aurait dû exorciser le ballon.

(1) V. l'explication « physique » de cette découverte (chronique de Jan Mongoï. Janvier).

Il y a dans le rituel catholique des prières et des conjurations puissantes qui purifient en quelque sorte la matière et chassent les esprits mauvais qui y ont élu domicile. Enfin il eût été nécessaire de bénir le ballon en prononçant les prières *ad hoc*, de l'asperger d'eau bénite et de faire tournoyer tout autour les volutes de l'encens béni. A notre époque essentiellement agnostique et matérialiste, ces pratiques qui ne sont en réalité que de la haute magie paraîtront peut-être ridicules et désuètes, mais ceux qui savent me comprendront et me sauront peut-être gré de l'interprétation ésotérique que j'ai tenté de donner de cette catastrophe. Quant aux autres, peu m'importe leur opinion, ils n'empêcheront pas la science d'évoluer un jour vers le spiritualisme et de reconnaître la sagesse, bon gré mal gré, et le bien-fondé des enseignements du Passé.

Dr VERGNES.

ÉCHOS

— L'association internationale *d'Aide aux Artisans* nous prie d'annoncer qu'elle projette l'édification d'une *cité idéaliste* à base de travail qualificatif et qui comprendra : Une salle d'exposition, un foyer-restaurant, une salle d'éducation pour les enfants et de nombreux ateliers. Le concours de l'Etat est assuré. Les adhésions sont reçus, 10, avenue du Parc-Montsouris, Paris (14e).

— Nous sommes heureux d'apprendre que Mme Alexandre David Neel, l'intrépide voyageuse française qui partit pour l'Inde en 1911 est saine et sauve. En attendant qu'elle publie son « périéges » dont nous soulignons le puissant intérêt qu'il aura pour les occultistes, donnons une idée des escales de ce moderne périple :

Après avoir étudié dans l'Inde, elle entreprit la traduction des livres thibétains, en 1912, et fut reçue par le grand Lama. En 1917, elle poursuivit son voyage dans l'Asie bouddhiste et arriva en mars 1918 à Pékin. De là, elle repartit pour le Thibet par la route de Koukour-Nor, se rendit au monastère de Koum-Koum où elle étudia la version thibétaine de la *Prajnaparamitra*. Après un séjour de deux ans,

elle visita en 1921, les marches sinothibétaines et passant à Kantze, Tiherkou (Jakyendo), y nota le poème du roi Guesar qu'un barde thibétain voulut bien lui chanter. Parcourant les régions des sources du fleuve Jaune en 1922 et ensuite le Turkestan chinois; au Gobi, elle y a trouvé une version écrite du poème du roi Guesar. Elle retraversa en 1923 le Sen Tchouan, franchit le cours du Mekong et entra à Lhassa en février 1924. Elle vient de regagner l'Inde.

— Un chat remarquable a été donné, comme cadeau, à M. Coolidge. Nous le signalons à ceux qui contestent le sentiment devinatoire qu'ont ces félins au sujet du temps. Aux gestes familiers à tous les chats de se farder quand il doit pleuvoir, *Girouette*, tel est le nom du grippeminaud présidentiel, en accomplit qui lui sont personnels. C'est ainsi qu'il fait une pirouette spéciale quand le soleil doit briller et qu'il s'ébouriffe de manière significative quand le vent doit souffler en rafale le lendemain. On affirme qu'il ne trompe et ne se trompe jamais à ce propos.

— Tous nos remerciements au *Quotidien* qui a bien voulu signaler à ses lecteurs notre revue et nos articles intéressants.

— Nous exprimons toute notre reconnaissance à M. G. Richet des quelques paroles aimables qu'il a bien voulu publier en tête de sa critique des livres et des idées au sujet de la Librairie générale des Sciences occultes.

— Nous apprenons que la municipalité nîmoise va donner le nom de Péladan à une rue de la cité.

— Le cycle des conférences sur *Le Théâtre Initiateur*, de notre éminent collaborateur M. E. Schuré va se terminer. Nous en reparlerons. Toutefois signalons la date du 21 mars prochain à nos lecteurs. Ce samedi, le dernier du cycle, sera consacré aux sujets suivants : *Le Mystère d'Eleusis*, — *Le Drame Sacré*, — *L'Avenir du Théâtre*. S'adresser 184, boulevard Saint-Germain, Salle de Géographie.

— On annonce le décès du Dr Theodor Krauss. Partisan des idées du comte Mattei en connection avec les théories spagiristes de Paracelse ; il est l'auteur, sous le pseudonyme de SATURNUS, de : *Iatrochimie et Electro-homœopathie* (Paris, 1897).

LA DIRECTION.

BANQUET CHARLES-BRUN

Il n'y a jamais eu tant de banquets ! Ces agapes plus ou moins confraternelles sévissent ; c'est une véritable épidémie de notre époque, une *épulomanie*, si j'ose dire. Il est vrai qu'il n'y a jamais eu tant de congrès ; et le banquet est l'aboutissement fatal — *epulæ coronant concilia* — des congrès.

Faut-il les louer à l'exemple de maître Alcofribas Nasier ? Ou les critiquer comme le poète Jean Carrère ? Pour ma part, je me range de l'avis de Rabelais. Plus que la musique, les mets exquis accompagnés de vins généreux adoucissent les mœurs et ont raison des grincheux. Vous ne le croyez pas ? alors c'est tant pis pour les grincheux !

Telles sont les réflexions que je faisais dimanche 8 février dernier, au banquet offert à notre vieil ami Charles-Brun. Il y avait là noble et gente compagnie, des gens de lettres, des artisans et des artistes, tous poètes, et aussi des politiciens issus de tous les partis et venus de tous les échelons sociaux, comme diraient nos ineffables parlementaires dont, nul ne le nie, la phraséologie est toujours correcte et élégante. Et il y eut également des discours jolis et spirituels depuis celui de notre sympathique président de la Société des gens de lettres, Georges Lecomte jusqu'à celui de Charles-Brun, duquel Joseph Loubet, *in fine* lut un poème en Langue d'oc.

Et ce fut vraiment une fête de l'amitié et de l'esprit français.

Je me garderai bien d'effeuiller la gerbe des éloges mérités qui furent adressés au héros de cette réunion, ne fût-ce que pour en souligner l'à-propos. J'ai pourtant à récriminer. Je proteste contre l'erreur que l'on commet à l'égard de Charles-Brun et qui menace de plus en plus de faire tache d'huile. Né natif de Montpellier — et, que je sache, Montpellier est situé en Bas-Languedoc — Charles-Brun n'est pas provençal. Il ne faut découronner la vieille cité des Guilhems d'aucune de ses gloires, encore que Montpellier soit assez riche pour en prêter aux pauvres. Par affection je n'en doute pas, et louable au surplus ou déracine notre ami. Or, nous savons que Charles-Brun, s'enorgueillit de sa ville natale. Ne fut-elle pas, de longs

siècles durant, un remarquable foyer d'esprit et de savoir ? Les belles-lettres et les arts y vivifièrent une ardente flamme, et y fleurirent autant que dans les cités les plus glorieuses. C'est un lieu commun que de dire que son Ecole de Médecine éclipsait celle de Paris, et qu'elle pourrait nommer ses docteurs sans craindre de s'en voir opposer de plus illustres. Elle nous intéresse ici au plus haut point car nulles archives ne pourraient montrer plus de doctes grimoires et tant de manuscrits traitant de l'Alchimie.

Et c'est pourquoi, pour l'instruction de nos lecteurs nous avons ainsi parlé de Charles-Brun et de Montpellier.

IAN MONGOÏ.

Le Carnet bibliographique de l'Occultiste

Ars Magna, par O.-V. De L. MILOSZ. — Edition Alice Sauerwein.

Série de poèmes en prose où des vérités philosophiques d'une haute envolée, s'abritent sous le voile de la fiction. *L'Epître à Storge*, en certains passages, n'est autre chose qu'une adaptation poétique des spéculations philosophiques d'Enstein sur la relativité. Les autres chapitres intitulés : *Memoria*, *Nombres*, *Turba magna*, *Lumen*, sous leur style allégorique qui déroute les profanes, dévoilent à qui sait les lire et les interpréter des conceptions philosophiques troublantes sur les problèmes les plus ardus de la métaphysique transcendante.

Causeries sur la Physique du Discontinu, par Joseph PASCAL. — Imprimerie moderne, Poitiers.

Mise au point concise, mais très exacte, des découvertes successives faites en physique et en chimie et des conceptions philosophiques qui en découlent. *L'espace* (espace réel) *est fini, mais illimité. La création de la matière est la localisation de l'espace-énergie. La localisation de l'espace-énergie est la polarisation de l'aither en énergie-thermique et en énergie-matière. L'énergie-thermique et l'énergie-matière sont les deux pôles complémentaires d'une réalité dont l'essence nous échappe.*

On retrouve ici, à très peu de chose près, et sous une forme peu différente, les idées exposées dans les ouvrages du P. Leray. Comme aussi cette conclusion dernière, si peu conforme à la métaphysique classique, et pourtant si profondément vraie. *Donc, en s'étendant sous la poussée formidable des rayonnements d'énergie envoyés par Dieu, l'espace a dépassé* (et j'ajouterai : continue à dépasser) *ce que nous appelons le non-être.*

Memento de l'Invocation des Saints, par L.-J. DUBOIS.

On trouve dans ce petit livre certains détails peu connus sur la biographie de quelques saints et des renseignements sur les circonstances dans lesquelles il y a lieu de les invoquer, comme aussi l'indication des maux dont ils peuvent nous délivrer, bien que l'auteur n'en donne point les raisons, se bornant à énumérer l'ensemble parfois hétéroclite des privilèges de chaque saint. C'est ainsi, par exemple, que sainte Gertrude est invoquée contre les rats et tous les rongeurs, contre la fièvre, pour trouver de bonnes hôtelleries en voyage et pour passer les examens avec succès. Voilà, n'est-il pas vrai, tout un ensemble d'attributions très diverses et dont il semble difficile de voir les motifs ? L'auteur est assurément animé des meilleures intentions, mais je préfère cependant la méthode toute différente d'autres hagiographes tels que Huysmans dans *Sainte Lydwine de Schiedam*, qui présente en même temps son œuvre sous une forme plus littéraire.

— *Merveilleuses révélations d'une Somnambule* qui a visité en esprit la Lune, Mercure, Vénus, Jupiter, etc... avec une préface de S. Delattre. Delattre, éditeur, Moncoutant (Deux-Sèvres).

Voici un ouvrage dont la valeur n'apparaît pas à première lecture ; j'avoue ne pas avoir eu le courage d'esquisser une seconde tentative, bien que l'auteur se soit mis incontestablement en frais d'imagination. Ainsi, par exemple, page 57, Voyages dans Vénus, on lit que le 17 novembre ladite somnambule fit son premier voyage dans Vénus où elle visita une ville, et le lendemain un second voyage où elle visita une deuxième ville appelée Zacharie (? ! Prendrait-on le Pirée pour un homme ou *vice versa* ?) Le 21 novembre, elle fit l'ascension d'une montagne nommée Tillis. (En anatomie nous connaissons aussi certain mont

de Vénus, mais il ne porte point cet autre nom ; que le lecteur me pardonne ce rapprochement, mais en présence d'un ouvrage de cette envergure la plaisanterie est permise). Ce mont de Vénus dont l'auteur parle était terminé à son sommet par un bloc de pierre d'une grande beauté, entouré d'une balustrade, etc., etc... Il est inutile, je pense, de nous appesantir davantage sur la géographie de Vénus et des autres planètes interprétée par une mythomane. Je crois en avoir cité suffisamment pour donner à mes lecteurs une idée générale de l'ouvrage en question et me dispenser de préciser mon opinion d'une manière plus explicite. Je pense en toute sincérité que l'auteur s'abuse en espérant que cette publication amènera bien des âmes à une foi véritable dans les déclarations solennelles des Saintes Ecritures, lesquelles n'ont, heureusement, aucun trait commun avec les élucubrations de cette somnambule que, pour ma part, en qualité de médecin psychiâtre, je dirigerais sans hésiter vers les Petites Maisons, munie d'un certificat en bonne forme.

Viens ici, Frère Loup, par Julien MAUVRAC. Roman occultiste. France-Edition.

Sur ce titre, point d'hésitation. Il s'agit d'un roman, bien que le qualificatif occultiste me semble un peu exagéré. L'Occultisme est une conception philosophique, une manière d'envisager les phénomènes, les lois qui les régissent, les principes auxquels on peut rattacher et les phénomènes et leurs lois. L'auteur a composé un roman où l'on retrouve quelques idées empruntées aux anciens traités de sorcellerie des campagnes, mais de la sorcellerie populaire à l'occultisme proprement dit la distance est grande. Ceci dit, ce roman est comme tous les romans, une œuvre d'imagination, et, de plus, ce qui n'est pas vrai de tous les romans, la lecture en est aisée et attrayante.

Le Seigneur de Compassion, par Jeanne JEAN. — Editions Adyar.

Suite des poèmes dont la trame est empruntée aux légendes brahmaniques et bouddhiques. On y trouve la mentalité de l'Orient filtrée en quelque sorte à travers une mentalité occidentale, une inspiration poétique à laquelle, cependant, je reprocherai de ne pas être suffisamment soutenue dans son ex-

pression littéraire, quoique chaque alexandrin contienne ses douze syllabes réglementaires. Mais sous cette forme un peu imparfaite (les critiques sont gens si difficiles !) de nobles et belles aspirations.

Dr Em. DELOBEL.

Zanoni, par E. BULWER-LYTTON. Nourry, Ed.

Ce chef-d'œuvre, d'un des plus grands romanciers anglais, était devenu depuis longtemps introuvable; aussi sa réédition sera-t-elle appréciée des chercheurs. Comme le dit très bien l'auteur de la traduction ce roman cache sous un voile allégorique une pensée nettement symbolique que le lecteur devra s'efforcer de découvrir et d'élucider. Pour nous faciliter d'ailleurs ce travail, l'éditeur a placé à la fin de l'ouvrage en question une clef qui nous permet de saisir sans efforts le sens et le caractère des différents acteurs de ce drame. Ce qui fait l'intérêt de ce roman, c'est que l'auteur au milieu d'aventures plutôt étranges et disons le mot, un peu invraisemblables nous révèle pour celui qui sait lire entre les lignes une partie des enseignements secrets des Rose-Croix. Bulwer Lytton était à n'en pas douter un initié qui n'a certainement pas inventé de toute pièce les théories qu'il nous expose. D'autre part n'oublions pas que Stanislas de Guaita, commenté d'une façon magistrale la préface de cet ouvrage dans son *Serpent de la Genèse*, attestant ainsi la valeur et la profondeur des enseignements qu'il renferme.

Il est difficile dans un simple compte rendu d'exprimer le « charme étrange et la saveur mystique de cette histoire », disons seulement qu'elle constitue une préface toute naturelle aux études initiatiques. C'est pourquoi nous recommandons vivement la lecture de ce roman aux occultistes qui veulent s'instruire, aux philosophes qui veulent approfondir les doctrines mystiques du passé et aux littérateurs qui désirent goûter le charme d'une splendide fiction. Ce volume luxueusement édité et orné de magnifiques gravures est appelé certainement à un grand et légitime succès. Dr VERGNES.

La Révolution Chimique et la Transmutation des Métaux, par F. Jollivet-Castelot — Paris, Bibliotèque Chacornac, 1925, in-16 jésus de 250 pages. Prix 10 francs *(Pour paraître le 15 avril prochain)*.

N. D. L. R.

A TRAVERS LES REVUES

Nous ne signalerons désormais sous cette rubrique que les articles des Revues qui offriront un intérêt de premier ordre et ne mentionneront que les périodiques qui usent de réciprocité à notre égard.

N. D. L. R.

— *Le Mercure de France* du 1er janvier, sous la signature de A. Chaboseau, publie un intéressant article intitulé : « La Bretagne, Musée des Religions », où l'auteur signale, appuyé sur une documentation vaste et précise, la persistance de cultes très anciens, tels que le culte du Serpent ou du Dragon, le culte du Feu ou du Soleil.

Dans *Le Symbolisme* une courte mais substantielle étude d'alchimie transcendante sur le Vitriol des Sages, par Armand Bédarride, un des rares maçons actuels qui sachent rattacher le symbolisme maçonnique à sa véritable source qui est le symbolisme hermétique.

— *O Pensamento* où Francisco Lorenz continue son mémoire sur l'homme et sa constitution.

— A signaler parmi les nombreux articles de *Mazdaznan* l'article du Dr O. Z. Hanisbe sur l'atome et l'électron.

— L'article de tête de *Luce e Ombra* de A. Bruers, traite de la nature des phénomènes médianimiques. Cette même revue continue son enquête internationale sur la question métapsychique et publie dans son numéro de décembre la réponse du Dr William Mackenzie.

— *Réincarnazione* reproduit une partie du travail de Schuré sur l'évolution de l'âme d'après les enseignements de Pythagore.

— Parmi les revues de langue anglaise, *The Lyceum Banner* — *The Two Worlds* où G. Baseden Butt entreprend une série d'articles sur les voyants, les médiums et les sceptiques, et où défilent tout à tour Emmanuel Swedenborg, Johann Jeinrich Jung-Stilling, la voyante de Prévorst.

— Dans *Occult Review* de janvier, Ralph Shirley consacre en entier son article mensuel à la récente découverte faite par M[rs] Dickinson, d'une manière toute fortuite, et qui rappelle à beaucoup d'égards la série de recherches entreprises il y a une vingtaine d'années déjà par notre compatriote Stéphane Leduc. Cette découverte de M[rs] Dickinson eut pour point de départ des recherches sur les huiles végétales et les gommes exotiques en vue de réaliser un nouvel antiseptique. A la suite d'une explosion accidentelle apparut un produit doué de propriétés bizarres, de constitution apparemment fibreuse, d'une couleur rouge jaune d'or, offrant une structure d'ensemble analogue à celle d'un scarabée. Cette substance étrange serait douée de propriétés radio-actives transmises à travers une paroi de verre et pouvant être communiquées à l'eau, d'où le nom de radium organique donné à cette substance.

A ce propos, l'auteur de l'article, faisant un retour très loin en arrière jusqu'aux vieilles théories alchimiques, se demande si la pierre des Philosophes n'était pas radio-active. Il rappelle à ce sujet les affirmations de l'alchimiste Thomas Vaughan lequel déclarait que la matière première de la pierre, attirée par les racines des arbres, monte de là dans les branches et parfois filtre à travers les interstices de l'écorce, se solidifiant sous l'aspect d'une gomme, terme par lequel de nombreux auteurs anciens ont désigné la substance première du Grand-Œuvre. L'auteur rappelle également à ce sujet certaines affirmations d'Arnauld de Villeneuve. De magnifiques reproductions photographiques illustrent d'une manière remarquable ce très intéressant article.

— A signaler dans ce même numéro d'*Occult Review* un travail de Lewis Spence sur la Lémurie, l'Atlantide du Pacifique, et une étude de Gornold sur la Grande Pyramide.

— Le premier fascicule trimestriel d'*Astrological Bulletina* publie des commentaires sur les heures planétaires et le signe gouvernant les villes par Kismet, des commentaires sur le Tarot par Shewalter, ainsi qu'un article très intéressant d'Edwin Mc Keever intitulé : Explication sur l'époque pré-natale.

D[r] Em. DELOBEL.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne. NICOLAS, RENAULT et C[ie].

